
20



RIE FRANÇAISE



GARD

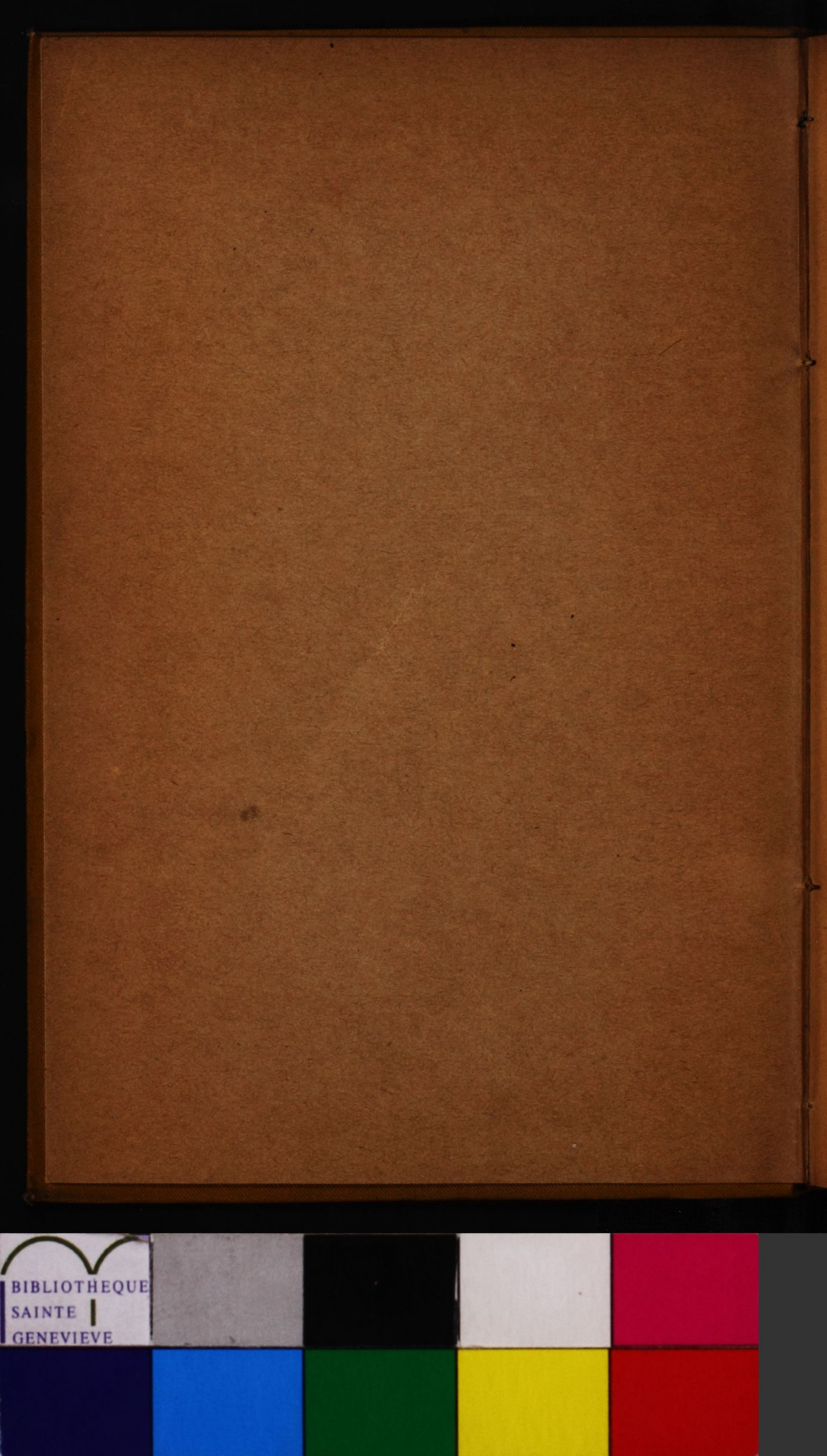
PAR

V. RICQUET

PARIS

CURIEL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025027 3


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

GARD

Galerie Française

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS MAINARD

Ancien chef-adjoint du cabinet de M. le Ministre de l'Instruction publique, Lauréat de l'Académie française.

AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès-lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

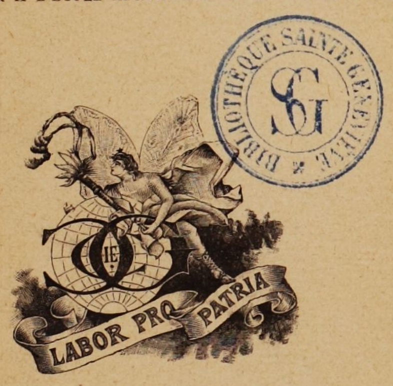
Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

GARD

PAR

V. RICQUET
OFFICIER D'ACADÉMIE
LICENCIÉ ES-LETTRES
PROFESSEUR A L'ÉCOLE ALSACIENNE ET A L'ÉCOLE MONGE



PARIS
CURÉL, GOUGIS & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, place de Valois

LE GARD

La superficie territoriale du département du Gard est de 587.510 hectares, divisée en 4 arrondissements, 350 communes. Sa population est de 419.388 habitants. Il fait partie de la 27e conservation forestière.

Produits, commerce, industrie. — Préparation et mise en œuvre de la soie, fabriques importantes de tissus, de soieries, de bonneterie, tulles et blondes, rubans et tapis. La vigne donne d'abondants produits, ainsi que les oliviers. Le mûrier réussit bien et les montagnes des Cévennes sont couvertes de châtaigniers. Les richesses minérales sont variées ; les salines de Peccæis et d'Aiguemortes sont d'un énorme rapport. Les principaux objets de commerce sont les chevaux, les bestiaux, les vins, les eaux-de-vie, les huiles d'olive, les fruits dits du Midi, les plantes tinctoriales et médicinales.

Armée, justice, cultes. — Le département est compris dans le 15e corps d'armée. Nîmes est le siège d'une Cour d'appel et d'un évêché (suffragant d'Avignon).

Instruction publique. — Académie de Montpellier, lycées à Nîmes, à Alais, collège (garçons) à Uzès, collège de jeunes filles, à Alais ; cours secondaire de jeunes filles à Nîmes. Enseignement primaire : écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Nîmes ; écoles primaires supérieures et cours complémentaires de garçons et de filles. Il y a 739 écoles primaires publiques (263 de garçons, 268 de filles, 208 mixtes) et 43 écoles maternelles, recevant 31.092 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 206 caisses d'épargne scolaires et 120 caisses des écoles. D'après le degré d'instruction des conscrits de la classe 1891, le département est classé le n° 56. (Le nombre des conscrits sachant au moins lire est de 91,9 sur 100).

I. — LE PAYS ET LES GENS

Le Gard est un des huit départements formés de l'ancienne province du Languedoc ; il tire son nom de la rivière le Gard ou Gardon qui, le traversant du nord-ouest au sud-est, va se jeter dans le Rhône un peu au-dessus de Beaucaire ; la chaîne des Cévennes rattache son sommet au massif du Plateau Central, ses pieds baignent dans les flots bleus de la Méditerranée. Sa forme est des plus irrégulières : aussi large que long, il s'incline du nord au sud et, resserré entre les Bouches-du-Rhône et l'Hérault ses voisins, il n'a guère que 20 kilomètres de côté quand il arrive à la mer.

Au nord, s'élèvent des montagnes granitiques dont les cîmes atteignent plus de 1.500 mètres.

Au sud la plaine domine.

Le littoral est bordé de roseaux et de joncs qui, se desséchant en été, exhalent la fièvre trois mois de l'année. Quelques troupeaux de taureaux ou de chevaux sauvages errent seuls dans ces solitudes désolées.

La région qui s'étend jusqu'aux premiers contreforts des Cévennes, sablonneuse ou caillouteuse, produit la vigne et l'olivier. Des mas ou fermes, de gros bourgs, aux murs blanchis, s'épanouissent au soleil. Çà et là apparaissent des sommets dénudés ; ce sont les garrigues au sol pierreux et calcaire où poussent de mai-

gres chênes nains et des plantes aromatiques, régal des troupeaux. La vigne et l'olivier, de rares mûriers, des figuiers rabougris, des files de cyprès aux tiges élancées marient sur ces sommets ensoleillés leur feuillage vert ou pâle, clair ou sombre. On croirait par endroits entrevoir un coin brûlé de la Palestine, un chaud paysage de l'Orient.

Peu à peu le sol s'élève. Gravissons ces sommets, franchissons ces hautes cîmes sans nous laisser rebuter ni par les rives abruptes du Gardon où coule, au fond d'un vaste lit, un mince filet d'eau jaune d'ocre ; ni par les ravins qui escarpent les côteaux ou déchirent les flancs des collines ; ni par les gorges sombres où s'engouffrent avec fracas d'impétueux torrents. Nous rencontrerons des vallées fertiles, de vertes prairies plantées de pommiers ; si bien que nous pourrons nous croire transportés en Normandie ou dans quelque région de la Suisse. C'est surtout dans l'arrondissement du Vigan que l'illusion sera facile. Là, des sources pures arrosent de gracieux vallons et y entretiennent la fraîcheur d'un perpétuel printemps. La végétation y est riante, le sol riche et bien cultivé. D'étage en étage, les terres retenues par des murs superposés, offrent à la culture des espaces multipliés. La vigne et le mûrier, toutes les variétés d'arbres fruitiers courent sur le flanc des coteaux ; tandis que leurs sommets sont couronnés de la verdure des bois de hêtres ou de châtaigniers.

Des populations sans nombre ont traversé le sol du département et s'y sont tour à tour fixées. C'est ce qu'attestent les nombreux mouvements historiques et les antiquités de toutes sortes qu'il renferme.

Parlerai-je des ressources de son sol? Elles sont

aussi variées que les aspects du pays sont divers. Ses mines de houille et de fer comptent parmi les plus riches de France. Ses salines fournissent, après celles de l'Hérault, les plus grandes quantités de sel; enfin, malgré la maladie du ver à soie, le Gard occupe toujours le premier rang pour la production séricicole. Le phylloxera depuis bientôt vingt ans ravage le pays. Dans les communes qui ne vivaient que du produit de leur vin, tous les plants de vigne jusqu'au dernier ont dû être arrachés. On a souffert, on a lutté ; à travers les privations de tous genres, malgré les déceptions sans nombre, les viticulteur n'a pas perdu courage ; au prix d'efforts qu'on ne pourra jamais assez louer, les vignobles ruinés se reconstituent : le jour n'est pas loin où le nombre d'hectares nouvellement plantés sera supérieur à ce qu'il était avant l'apparition du terrible fléau.

Voilà pour la plaine, le pays de la vigne.

Dans les Cévennes, région du mûrier, on peut mieux encore se faire une idée de l'indomptable énergie des habitants.

Ce sol, maigre et ingrat, a été complètement transformé. La nature a été vaincue par des prodiges de volonté et de persévérance.

Qui pourrait dire la somme d'efforts opiniâtres qu'il a fallu dépenser, de privations de toutes sortes qu'il a fallu endurer, pour arriver à ces merveilleux résultats !

On parle de la ténacité des Bretons : le Cévenol ne leur doit rien à cet égard. Il a leur énergie, avec la vivacité de l'esprit en plus.

Ceci nous amène à esquisser en traits rapides le caractère des habitants.

D'abord, il faut le reconnaître, il y a dans ces natures méridionales un fonds de hâblerie ou plutôt un excès de fougue, d'exubérance qui étonne au premier abord et déconcerte l'homme du nord. Quiconque, en passant, a vu à la porte des cafés, ou sur les places publiques, ces gens expansifs parler à pleine bouche, gesticuler à plein bras, crier, se démener, a pu dire, trompé par la différence des mœurs et du langage, qu'il avait sous les yeux une autre France, une autre civilisation.

La satire littéraire, forçant encore les traits, exagérant les ridicules, n'a pás peu contribué à accréditer cette légende et à fausser les jugements. Sans doute le méridional a le verbe haut, la voix sonore, il est bruyant et démonstratif, il sent vivement et s'exprime de même. Parfois aussi il lui arrive de se griser de ses paroles. Séduit, égaré, par une imagination excessive et débordante, il croit savoir ou pouvoir plus qu'il ne sait ou ne peut en réalité.

Mais ce qu'il faut dire, c'est qu'il est sincère, qu'il n'a ni la rouerie du Normand, ni les dessous du Catalan. Il est tout en surface, tout en dehors. Il est gai, bon enfant, sans fiel et sans rancune. Il aime l'éclat, les couleurs voyantes, comme tous les peuples du midi. Il a une grande envie de briller, un désir immodéré de paraître. Fier jusqu'à l'orgueil, il possède au plus haut point le sentiment de l'indépendance et un vif amour de l'égalité.

Aussi ne voit-on pas ici, comme dans d'autres régions de la France, des différences choquantes entre les diverses classes de la societé. Le blâme que l'on peut donner aux travers de l'esprit n'atteint pas le caractère.

Ce qui est plus grave, c'est que, chez ces natures fougueuses, les passions sont ardentes, les têtes chaudes. De là sont nées ces haines impies, ces luttes fratricides soufflées par le fanatisme, ces violences et ces crimes aujourd'hui détestés de tous, qui ont jadis ensanglanté ce beau pays.

Mais que de qualités compensent ces défauts !

L'habitant du Gard a l'esprit vif et ouvert, accessible à tous les progrès. Il est actif, entreprenant ; il possède les qualités nécessaires pour mener à bien les entreprises commerciales ou industrielles. Il a du goût pour les arts, des aptitudes pour les sciences et une imagination brillante qui lui permet de réussir aisément dans le domaine des lettres.

Ce qui distingue surtout les habitants de ce département, c'est leur amour du travail, leur esprit d'ordre et d'économie. Sobres, patients, laborieux, ils ont pendant vingt années de misère supporté sans murmure les plus dures privations, avec une résignation digne des vieux Romains, leurs ancêtres. Grâce à leur énergie, à cette force de résistance qu'ils ont déployée en face de l'adversité, ils sont sortis victorieux de ces terribles épreuves. Quiconque a vu de près, comme moi, ces courageuses populations, ne leur refusera certainement pas un témoignage de sympathie.

Nous pouvons être heureux et fiers d'être nés dans ce coin béni de la patrie française.

II. — AGRICULTEURS

Le département du Gard a été fécond en grands hommes, ou, si ce mot paraît trop ambitieux, en hommes utiles. Nous ne citerons que les principaux et nous choisirons de préférence ceux qui ont été des bienfaiteurs de l'humanité ou dont l'exemple pourra être un enseignement, une leçon ou un encouragement pour les jeunes générations.

Plusieurs n'auront pas une longue notice, n'ayant pas d'histoire. Nous citerons cependant leurs noms pour qu'ils ne soient pas entièrement voués à l'oubli.

Qui se souvient, par exemple, de François Traucat ? A peine si les dictionnaires spéciaux mentionnent son nom, sans même nous donner les dates de sa naissance ou de sa mort.

Traucat (XVIe siècle).

Eh bien ! François Traucat a plus fait pour son pays que bien des hommes de guerre, des écrivains ou des politiques. François Traucat vivait au XVIe siècle : né à Nîmes, il était un modeste jardinier de cette ville, mais un jardinier intelligent, point routinier, comme cela arrive trop souvent aux gens attachés à la culture du sol.

Quand Henri IV fit planter en France 50.000 mûriers, François Traucat fut un de ceux qui contribuèrent le plus à propager dans la région cette culture.

Quelle source de revenus pour le pays ! Cette plantation a enrichi les Cévennes et fait la prospérité de

notre département ; n'oublions pas que nous tenons le premier rang pour la production de la soie : ce rang, c'est au jardinier Traucat que nous en sommes redevables.

Nicot (1530-1600).

Traucat fut utile à la région : Nicot a fait la richesse de la France. Et cependant je ne sais si je ne préfère pas le premier au second, le jardinier au diplomate. L'un a introduit le mûrier dans le midi, l'autre a le premier naturalisé en France la culture du tabac.

Fils d'un notaire de Nîmes, Jean Nicot, plus tard seigneur de Villemain, naquit en 1530 et mourut à Paris le 3 mai 1600.

Il reçut à Nîmes une instruction soignée et y fit toutes ses humanités. Mais bientôt le goût des aventures et un peu l'ambition le poussant, il partit pour Paris. Ce n'était pas alors chose commode et facile qu'un voyage à Paris. Les routes étaient peu sûres, les moyens de transport assez primitifs, les voyages coûteux. Le jeune Nicot ne se rebuta pas.

A Paris son esprit, son savoir attirèrent sur lui l'attention. N'oublions pas que nous sommes au temps de la Renaissance, époque brillante où les lettres et les arts récemment importés d'Italie faisaient leur apparition en France. Les grands, les princes, les puissants se piquaient de bel esprit. Nicot fit la connaissance de plusieurs savants et, ce qui valait mieux à cette époque, il gagna l'estime de quelques grands seigneurs, amis des lettres, qui se chargèrent de l'introduire à la cour et de le présenter au roi.

A partir de ce moment la fortune de Nicot fut faite. Il sut se concilier la faveur de Henri II et quand

François II, en 1559, monta sur le trône, il le nomma maître des requêtes. Bientôt après, il l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Portugal, don Sébastien.

Nicot y resta deux ans. A son retour en 1561, il fit un brillant mariage et devint seigneur de Villemain par l'achat de la terre de ce nom située près de Brie-Comte-Robert, dans le département de Seine-et-Marne.

C'est à lui qu'on doit l'introduction du tabac en France, et c'est là, plus que son ambassade, plus que ses qualités de diplomate ou d'écrivain, ce qui a rendu son nom célèbre.

Pendant qu'il était ambassadeur en Portugal, il eut connaissance d'une plante exotique dont les Portugais faisaient un étrange usage. On faisait subir aux feuilles de cette plante une certaine préparation, on les séchait, puis on les réduisait en poudre. C'est cette poudre que les habitants de Lisbonne les plus élégants, les plus à la mode, aspiraient par le nez à petites pincées. On appelait cela priser, et cette plante s'appelait *petun*.

En Espagne, on ne prisait pas, on fumait. Quand les compagnons de Christophe Colomb mirent les pieds dans l'île de Tabago, une des Antilles, ils furent tout surpris de voir les indigènes tenir à la bouche une espèce de feuille enroulée, allumée par le bout. De temps en temps ils aspiraient cette feuille et lançaient, d'un air extatique, des bouffées de fumée. Cette feuille enroulée n'était pas autre chose qu'un cigare, et ce qu'ils fumaient c'était du tabac. Le goût de cette plante est âcre, le parfum en est fort et écœurant. N'importe : les Espagnols ne trouvèrent

rien de mieux que d'imiter les sauvages de l'Amérique. L'usage de fumer s'introduisit en Espagne, et du nom de Tabago on a fait le mot tabac.

Nicot envoya en France des graines de tabac, en accompagnant cet envoi d'instructions concernant la culture de la plante, la récolte et la préparation des feuilles.

Mais en envoyant cette plante, Nicot ne pensait qu'à sa valeur thérapeutique et médicinale. On l'appela d'abord *nicotine* et voici la description qu'on en trouve dans un dictionnaire qui date de cette époque : « C'est une herbe de merveilleuse vertu contre toutes plaies, ulcères, dartres et autres choses de cette espèce que maître Jean Nicot, étant ambassadeur pour le roi en Portugal, envoya en France, et dont elle a pris le nom. »

On l'appela aussi herbe à la reine ou médicée, parce qu'il en fit hommage à la reine Catherine de Médicis.

« Cette herbe attire dans les coffres du roi plus d'or et plus d'argent qu'il n'en pourrait tirer des mines les plus riches, » dit un écrivain du siècle dernier.

Que dirait-il aujourd'hui ? Le tabac rapporte tous les ans à l'Etat une somme de trois cents millions.

Outre les agriculteurs qui la cultivent, les ingénieurs qui en surveillent la préparation, cette plante occupe dans les manufactures 2.260 personnes, fabricants, ouvriers, ou préposés à la vente.

En 1890, on comptait 16.500 hectares plantés en tabac, cultivés par plus de 62.000 planteurs. Quels revenus pour l'Etat ! Mais quelle ruine pour les particuliers !

Et la ruine des particuliers n'est-elle pas au fond un appauvrissement pour l'Etat plutôt qu'une source de richesses !

On a fait le compte que chaque habitant consomme en France environ un kilogramme de tabac par an.

Si l'on défalque les hommes de plus en plus rares, les femmes et les enfants qui jusqu'à présent encore n'ont pas ce qu'il est convenu d'appeler, « ce défaut », on trouvera que chaque fumeur consomme par an une moyenne de 6 à 8 kilogrammes. A 12 francs le kilogramme, nous arrivons avec les faux frais que « ce défaut » entraîne, à une moyenne annuelle d'une centaine de francs, cent francs par an qui s'en vont uniquement en fumée, et qui ne peuvent que porter préjudice à la santé : on trouvera peut-être que c'est payer bien cher un plaisir qui commence généralement par des hauts-le-cœur et le dégoût. Que de familles on pourrait secourir avec l'argent provenant de cette économie ! Il y aurait même de quoi dédommager amplement l'Etat de la perte qu'occasionnerait la suppression de cette source de revenus, si un jour tous les hommes raisonnables se décidaient à s'abstenir de l'usage du tabac.

Mais pour les hommes comme pour les peuples, l'habitude est prise et les meilleures raisons ne sauraient avoir raison d'une habitude invétérée. Après tout, grâce à Nicot, c'est là un impôt excellent qu'on paie sans murmurer. Et c'est un des plus justes, puisque ceux-là seuls le paient qui le veulent bien. Après Traucat, après Nicot, il y aurait encore bien d'autres noms à énumérer de ces hommes humbles, sans histoire, qui ont contribué au bien-être de leurs semblables.

Isaac Bérard.

Nous n'en citerons qu'un, c'est celui de Isaac Bé-

rard, né dans la commune du Grand Gallarques, qui se ruina à la recherche d'un appareil à distiller perfectionné. Mais s'il compromit sa fortune, il ne perdit ni son temps ni sa peine, et il finit par inventer un appareil qui, pour la partie condensatrice, était à cette époque, d'après le témoignage de Chaptal le « *nec plus ultra.* » Et Chaptal était bon juge en la matière.

III. — SOLDATS ET MARINS

Après les laboureurs, les soldats. Le département du Gard a aussi fourni à la France son contingent de héros. Vous avez tous entendu parler, du *chevalier d'Assas*. On sait peu de chose sur sa vie ; en revanche, sa mort est bien connue.

Le Chevalier d'Assas (1733-1760).

Louis, chevalier d'Assas, naquit au Vigan le 28 août 1733. Il appartenait à une famille de petite noblesse. A 27 ans, il était capitaine au régiment d'Auvergne et faisait partie du corps d'armée du marquis de Castries pendant la désastreuse Guerre de Sept Ans. Une nuit, le chevalier d'Assas est envoyé en reconnaissance. Il fait noir : il s'agit de fouiller un bois où l'on suppose que l'ennemi est embusqué. D'Assas laisse là ses hommes et s'avance seul, avec précaution, pour ne pas donner l'éveil. Il tombe dans un gros d'ennemis qui se disposaient à attaquer le camp des Français ; on l'entoure et vingt baïonnettes se

croisent sur sa poitrine. « Si tu dis un mot, tu es mort, » lui murmure-t-on de tous côtés d'une voix menaçante. D'Assas réfléchit un instant : puis rassemblant toutes ses forces, il s'écrie à pleins poumons : « A moi Auvergne, ce sont les ennemis » et il



tombe percé de coups, mais les Français sont sauvés.

D'autres racontent le fait un peu différemment. Le régiment envoyé, dit-on, en reconnaissance dans la nuit du 15 au 16 octobre, fut forcé de se replier. D'Assas commandait sa compagnie à l'extrême gauche, lorsqu'on vint lui dire qu'on se trompait et qu'on faisait feu sur les Français. Alors le chevalier s'avance pour s'assurer de la vérité, et reconnaissant que c'était bien sur l'ennemi qu'on tirait, il s'écrie : « Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis. » Et il tomba

en même temps, la poitrine criblée de balles.

De quelque façon qu'on présente les circonstances qui accompagnèrent la mort du chevalier d'Assas, quel que soit le récit qu'on adopte, sa fin n'est pas moins héroïque, et le cri « A moi Auvergne » est désormais acquis à l'histoire ; désormais le dévouement du chevalier d'Assas forme une page immortelle de nos annales. La ville du Vigan a élevé une statue pour honorer la mort du plus glorieux de ses enfants et perpétuer dans le cœur de tous le souvenir de son courage.

Triaire (1771-1799).

D'Assas n'est pas le seul héros qu'ait produit le Vigan. Un autre soldat, obscur celui-là, méritait d'avoir sa statue à côté de celle du chevalier. C'est le sergent Triaire.

Pierre Triaire naquit au Vigan le 17 octobre 1771 et mourut le 30 décembre 1799 à El-Arisch en Egypte. Engagé à l'âge de 17 ans, il s'était distingué au siège de Toulon, avait fait la campagne d'Italie et avait fini par conquérir le grade de sergent. C'est en cette qualité qu'il s'embarqua avec l'armée d'Egypte. Il assista à la prise du Caire, au siège de saint Jean d'Acre. Mais devant cette dernière ville, l'armée ayant échoué, Triaire fut désigné pour faire partie de la poignée de braves qui devaient défendre le caravansérail à peine fortifié d'El-Arisch, dans le désert de la Syrie, sur les confins de l'Egypte.

L'attaque des Turcs ne se fit pas attendre. Le 9 nivôse au VIII, des forces considérables enveloppaient les murs et en peu d'instants des brèches étaient ouvertes : l'ennemi envahit la place. Les soldats, se voyant

dans l'impossibilité de résister, parlent de se rendre. Le sergent Triaire conseille à ceux qui veulent se sauver, de fuir s'ils le peuvent. Quant à lui, il est bien décidé à se défendre jusqu'au bout. Il laisse partir ses compagnons, puis, descendant dans le magasin à poudre, il s'y enferme et le fait sauter, ensevelissant ainsi avec lui, sous les ruines, des milliers d'ennemis.

Brueys (1753-1799).

L'amiral Brueys mérite aussi une place parmi les héros de notre département. François Paul Brueys d'Aigaillers naquit à Uzès le 11 février 1753. Il entra comme volontaire dans la marine à l'âge de 13 ans, devint successivement garde, enseigne et enfin lieutenant de vaisseau en 1780. Il fit la guerre d'Amérique sous les ordres du Comte de Grasse, explora les Antilles et publia sur cette mission des observations scientifiques d'un haut intérêt. Sous le Directoire, il commandait les forces navales de l'Adriatique. Il fit preuve dans cette situation de brillantes qualités qui le désignèrent au choix de Bonaparte comme commandant de la flotte l'expédition d'Egypte.

L'escadre sortit de Toulon le 30 floréal an VI, rallia les convois de Gênes, d'Ajaccio, de Civita Vecchia et n'eut qu'à se présenter devant Malte pour que cette place se rendît.

Mais la flotte des Anglais, commandée par Nelson, était à la poursuite des bâtiments français. Brueys l'attendit au mouillage tandis que les autres officiers conseillaient à l'amiral d'appareiller pour combattre sous voiles.

Les Français furent attaqués à 6 heures du soir, le 14 Thermidor, (1er août 1799.) Les vaisseaux anglais

se formèrent en ligne de bataille et aussitôt l'engagement fut général. On se battit avec acharnement : la nuit ne mit pas fin au combat. Bientôt nos vaisseaux furent tournés et attaqués des deux côtés. Nos marins n'en continuaient pas moins à se défendre opiniâtrement contre un adversaire supérieur en nombre.

L'amiral Brueys blessé à la joue et à la main, au début de l'action, n'avait pas voulu quitter le gaillard ; à 8 heures du soir, un boulet l'atteignit qui le coupa presque en deux. On voulait l'emporter. Il s'y refusa en disant : « un amiral français doit mourir sur son banc de quart. » Quelques instants après il expirait. A 10 heures trois quarts le vaisseau amiral (*l'Orient*), devenu la proie des flammes, sautait. Une immense gerbe de feu, puis un bruit terrible, une détonation formidable, et tout aussitôt une obscurité profonde, un silence lugubre, interrompu seulement par la chûte des mâts et le craquement des débris : La bataille d'Aboukir était perdue.

On a blâmé Brueys d'avoir voulu attendre l'ennemi à l'ancre malgré l'avis de ses officiers. Fut-ce témérité, fut-ce manque de prévision, je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il paya de sa personne au moment de l'action, et qu'il sut, par sa mort, expier sa faute, si faute il y eut. Il combattit et mourut en brave.

Montcalm (1712-1759).

Louis-Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Véran, fut aussi un vaillant capitaine.

Né au château de Candiac, près de Nîmes, le 28 février 1712, il mourut à Québec le 14 septembre 1759.

Il descendait d'une ancienne famille du Rouergue.

Son éducation fut de bonne heure confiée à un Nîmois, Louis Dumas, homme trop peu connu, savant philosophe et pédagogue habile. C'est lui qui avait inventé le *bureau typographique,* sorte de jeu par lequel, pour apprendre à lire aux enfants, on leur fait assembler des caractères mobiles et former des mots à la manière des imprimeurs. Sous la direction d'un tel maître l'enfant fit de rapides progrès.

De bonne heure il fut destiné à la carrière des armes. Il n'avait pas dix ans qu'il était inscrit avec le grade d'enseigne sur les contrôles du régiment de Hainaut. Successivement capitaine, puis commandant, il se distingua à la bataille de Plaisance et au combat engagé si témérairement au col d'Exilles où le comte de Belle-Isle fut tué.

Il comptait déjà trente ans de service, et il n'en avait pas quarante-cinq, quand, en 1756, il fut envoyé pour défendre le Canada, que nous disputaient les Anglais.

Dès son arrivée, il entre en campagne, s'empare des forts d'Oswego et de Saint-Georges, repousse victorieusement avec 4.000 hommes Abercromby qui en avait 16.000. Il aurait fallu pour couronner ces efforts que Montcalm fût soutenu par la métropole ; mais la France épuisée par les prodigalités de Louis XV, livrée aux caprices de la marquise de Pompadour, n'envoyait ni argent, ni vivres, ni renforts. Montcalm réclamait en vain. « Nous combattons cependant, écrivait-il au ministre de la guerre, et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la Colonie. »

Bientôt Québec fut menacée. Les champs abandonnés par les colons ou ravagés par l'ennemi restaient

en friche. La misère régnait partout. Une affreuse famine se fit sentir et les habitants furent réduits à une ration de quatre onces par jour.

Trois armées, comprenant en tout 60.000 hommes, envahirent à la fois le Canada. Les Canadiens, quoique épuisés par la guerre et les privations, se levèrent en masse. On vit arriver au camp, dit un témoin oculaire, « des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. »

Le bombardement de Québec commença.

Pendant plusieurs mois, la ville subit le feu de l'ennemi, quatorze cents maisons furent brûlées, et les Anglais ne gagnèrent pas un pouce de terrain. Wolf, leur général, était au désespoir. Il faillit en mourir de chagrin.

Malheureusement un traître donna le mot d'ordre aux Anglais, des sentinelles peu vigilantes laissèrent l'ennemi débarquer à l'improviste dans l'anse du Foulon, et le 13 septembre, au matin, on fut surpris de voir les têtes de colonne de l'armée anglaise déboucher sur les hauteurs de Québec. Montcalm crut devoir renoncer alors à sa tactique de résistance. Il commit l'imprudence de quitter les remparts et se précipita avec ses quatre ou cinq mille hommes à la rencontre de l'ennemi. On se battit avec une violence inouïe. « En avant, et gardons le champ de bataille, » criait le général à ses soldats. Criblé de blessures, il continuait à donner des ordres, à encourager les siens. Rapporté sanglant du champ de bataille, il succomba le lendemain. « Au moins, disait-il en mourant, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. »

Il eut la tombe qu'un brave pouvait souhaiter. Une

bombe avait fait un trou dans l'église du couvent des Ursulines : c'est là que ses restes furent déposés et qu'ils reposent encore.

Quatre jours après Québec capitulait. Le Canada était perdu. Grâce à l'incurie de Louis XV, le sang des héros avait coulé en vain. Cette terre qu'on avait baptisée « Nouvelle France » était perdue et nos frères Canadiens lâchement abandonnés.

Perrier (1833-1888).

Le général Perrier n'a pas été seulement un homme de guerre ; il fut en même temps un savant.

Il naquit à Valleraugue le 18 avril 1833 et entra à l'école Polytechnique en 1853. Il sortit dans l'ancien corps d'Etat-Major, qui fut supprimé en 1880.

En 1861, une commission composée d'ingénieurs anglais et d'officiers français avait été chargée d'effectuer certains calculs de trigonométrie dans le Pas-de-Calais. Perrier, qui était alors capitaine, prit part à ses travaux sous la direction du colonel Levret. Il se montra personnellement à la hauteur de la tâche, et soutint avec avantage la lutte contre la nation rivale. Mais les services géographiques de l'armée, comme bien d'autres services, étaient alors désorganisés. L'outillage scientifique des officiers français était imparfait et suranné. « La comparaison fut écrasante, écrivait Perrier. » Il en fut tellement frappé qu'il résolut, à partir de ce moment, de consacrer sa vie à la régénération du service géodésique de l'armée, si négligé, si défectueux.

Il tint parole et, à sa mort, on a pu lui rendre le témoignage que ce programme qu'il s'était tracé, il l'avait rempli à la lettre. Il avait relevé la géodésie

française ; mais pour de nouvelles méthodes d'observation et de calcul, il fallait des instruments nouveaux : Perrier les créa ou perfectionna les anciens.

Quand une association géodésique composée d'astronomes et d'officiers des différentes nations, se forma en vue de coordonner tous les grands travaux concernant la physique de notre globe, c'est Perrier qui fut toujours chargé de représenter le service géographique à chacune des sessions de cette importante assemblée.

C'est lui qui termina la triangulation de l'Algérie et rattacha ainsi par un lien de plus cette colonie à la métropole.

Il avait fallu passer six années sous la tente, dans des régions souvent malsaines ou peu accessibles. L'insurrection des Arabes en 1864, le typhus et le choléra en 1866, la famine en 1867 et en 1868 avaient fait courir à la mission les plus grands dangers. Même deux camarades de Perrier moururent, l'un de la fièvre, l'autre d'une insolation. Rien ne put abattre le courage du soldat, l'énergie, la patience du savant.

De tels services méritaient leur récompense. Perrier fut élu membre de l'Institut en 1880. Deux ans après, il était mis à la tête du service géographique de l'armée avec le titre de sous-directeur du Dépôt de la guerre. La même année il obtenait le grade de colonel, et le 13 janvier 1887 il était nommé général. A cette occasion, l'Institut en corps s'était rendu auprès du Ministre de la Guerre pour solliciter cet avancement, comme une satisfaction bien due à la science et au mérite.

Perrier n'était pourtant pas un de ces savants qui, grands travailleurs, chercheurs infatigables, sont incapables d'exposer leurs recherches ou le font d'une fa-

çon si ennuyeuse qu'ils risquent de faire prendre la science en dégoût.

Il possédait le talent d'enseigner et connaissait l'art d'exposer. Sa parole claire, facile, pleine de charme, captivait son auditoire, même quand il traitait les matières les plus arides.

Il fut cinq ans professeur à l'Ecole supérieure de guerre où il a laissé les meilleurs souvenirs. On le cite comme l'un des maîtres les plus écoutés parmi cette élite d'hommes éminents. On raconte qu'un jour le général Castelnau, inspecteur général, étant venu assister à l'une de ses conférences, en sortit enthousiasmé et sur-le-champ fit inscrire le professeur sur le tableau d'avancement, à titre tout à fait exceptionnel. Tel est le savant et je regrette de ne pouvoir entrer dans les détails, parce que les résultats de la science ne sont pas facilement accessibles à tous. Mais voici un fait que vous comprendrez et qui est à la portée des intelligences même les plus tendres.

Vous avez entendu parler de ce sommet des Cévennes qui s'appelle l'Aigoual et domine toute la région du littoral. On y a établi depuis peu un observatoire météorologique qui est appelé à rendre d'immenses services à notre département.

Eh bien ! cet observatoire, c'est grâce au général Perrier qu'il a été établi. C'est à ses efforts, à sa persévérance qu'on le doit. Cette entreprise lui tenait au cœur. C'était pour lui une manière de prouver sa reconnaissance à son pays natal, son amour à ses chères montagnes. Il se faisait une fête d'assister à l'inauguration de cet Observatoire qui était son œuvre. La mort jalouse lui refusa ce bonheur, et quand on l'inaugura, son souvenir seul fut présent à cette belle cérémonie.

Mais Perrier n'était pas seulement un savant. C'était aussi un soldat. Capitaine, quand la guerre de 1870 éclata, il fit vaillamment son devoir, fut englobé dans la capitulation de Metz et envoyé comme prisonnier de guerre en Allemagne. Il était lieutenant-colonel quand se fit la campagne de Tunisie, et il prit part à l'expédition en qualité de chef du service géographique du corps expéditionnaire.

Quand la conférence de Berlin se réunit pour délimiter les nouvelles frontières de la Grèce, le colonel Perrier fut adjoint à l'ambassadeur de France pour faire partie de la commission technique. Les membres de la commission, reconnaissant sa haute compétence, le choisirent pour rapporteur et son rapport fut adopté à l'unanimité.

C'est à cette occasion qu'il eut à Berlin un entretien bien curieux avec le prince de Bismarck. L'anecdote a été souvent rapportée ; on me permettra de la citer encore ici. Avant de se séparer, les membres de la conférence furent invités à dîner chez le vieux Guillaume, puis chez Bismark. Après le dîner, qui eut lieu chez ce dernier, on passa au salon où le prince alluma sa pipe, tandis que la princesse, sa femme, posait un manteau sur les larges épaules de celui qu'elle appelait, même en présence des étrangers « mon petit Otto. » Les membres de la conférence faisaient cercle autour du prince, les ambassadeurs assis, les délégués debout : ainsi le voulait l'étiquette. Bismark fit asseoir Perrier au milieu du cercle des Ambassadeurs. La conversation fut animée. Perrier fit preuve d'esprit et, à un bon mot de lui, le prince s'écria : « Vous êtes donc du Midi ? » Et sur la réponse affirmative du colonel, Bismark se mit à parler, pen-

dant plus d'une demi heure, de la guerre des Albigeois, de celle des Camisards, faisant preuve d'une vaste érudition, rappelant la Révocation, les Dragonnades, etc.

A la sortie, notre ambassadeur, le comte de Saint-Vallier, s'approcha de Perrier et lui demanda : « Comment le trouvez-vous ? — Effrayant ! » Le mot était vrai à plus d'un titre. Mais pour un moment, le Cévenol, par le charme de sa conversation, par la séduction de son esprit, avait conquis le farouche Teuton, celui qu'on a justement surnommé « le chancelier de fer. »

C'est que Perrier avait une puissance attractive, une intelligence souple autant qu'élevée, une conversation variée et attachante, des manières affables, qui annonçaient chez lui un noble caractère et un grand cœur. Cétait un Cévenol dans toute la force du terme et il avait en lui les vertus de cette forte race : l'énergie, l'amour du travail, un invincible attachement à la règle, au devoir.

Il mourut à Montpellier le 20 février 1888 dans sa cinquante-cinquième année, à un âge où il pouvait rendre encore bien des services à la patrie et à la science.

Le général Perrier méritait d'avoir sa statue sur une des places de sa ville natale. Vous irez le voir quand vous passerez à Valleraugue. Il est là, le front nu, la tête haute, fièrement campé sur son piédestal, d'où il semble nous dire, entouré de ses cartes et le compas à la main : « Voilà ce que j'ai fait pour la patrie. A votre tour de travailler pour elle. »

Soleillet (1842-1886).

A côté de l'Esplanade, à Nîmes, en face des Arènes,

s'élève un buste modeste. Quel est le nom gravé sur le socle ? c'est celui de Jean-Joseph-Marie-Michel-Paul Soleillet, né à Nîmes, le 29 avril 1842.

Soleillet n'est pas à proprement parler un soldat ; mais la vie de dangers qu'il a menée comme explo-



rateur le fait l'égal des plus vaillants hommes de guerre. Il peut figurer à côté d'eux. Il a été l'un des plus remarquables parmi ces hardis voyageurs qui, à la suite de Livingstone ou de Stanley, s'aventurent dans les régions les moins connues du continent africain et grâce auxquels la géographie de ces pays n'aura bientôt plus de secrets pour nous.

Quoique né à Nîmes, Soleillet fit ses études à Avignon. Un jour les livres des voyages de Mungo Park et de René Caillé lui tombent sous la main. Il les lit

et les relit. Sa jeune imagination s'enflamme à cette lecture ; il ne rêve plus que de courir lui aussi les aventures sur le continent noir. En attendant, il remporte tous les premiers prix d'histoire et de géographie.

Au sortir du collège, il entre comme son père dans l'administration des Contributions indirectes. Mais la vie monotone, l'horizon étroit de l'employé, ne répondent pas à son besoin d'activité, à son goût pour les lointains voyages.

Un deuil profond achève de le déterminer. Il part pour l'Algérie et la Tunisie qu'il parcourt dans tous les sens, apprenant l'Arabe, étudiant même le Koran, se familiarisant, en un mot, avec les mœurs, les coutumes, la civilisation des peuples qu'il visite.

Il se trouve à Tunis au moment du choléra en 1867. On lui recommande prudemment de retourner en France. Il hausse les épaules en souriant, reste, fonde des ambulances et prodigue aux malades des soins dévoués.

Trois ans plus tard, la nouvelle arrive que la France est envahie, que le sol de la patrie est foulé par des hordes étrangères. Soleillet interrompt ses voyages, saute dans le premier navire en partance pour la France, débarque à Marseille et s'engage comme simple soldat. Il se bat en brave à la bataille de Coulmiers et fait toute la campagne de la Loire.

La guerre finie, Soleillet repart pour l'Afrique. Il avait réussit à se faire donner par le ministre une mission pour explorer les régions du Sahara, où jamais un Européen ne s'était encore aventuré.

Il adopte le costume arabe, le plus commode pour ces climats, n'emporte, en fait de provisions, que du

couscoussou, de la farine, du café, du thé, du sucre, du savon et des bougies. Point de lit, point de tente : il couche dans son burnous, à la belle étoile, la tête sur sa selle, vivant de biscuit, de lait et de thé. Par ses manières franches et simples, il gagne l'amitié des Musulmans qui le reçoivent et le traitent comme un des leurs.

Cependant à mesure qu'il s'enfonce dans le désert, les nouvelles deviennent de plus en plus alarmantes. Des tribus sont en guerre et ne le laisseront pas passer ; des brigands infestent la contrée et pillent les caravanes.

Soleillet ne s'émeut point de ces bruits. Il part avec une faible escorte de quatre hommes, qui n'étaient qu'à demi rassurés, sur une route semée d'ennemis du nom français ; il franchit heureusement ces déserts de sable encore inexplorés, et ouvre de nouvelles voies au commerce de la patrie.

Grâce à lui, et à d'autres explorateurs, le chemin de fer transsaharien n'est plus une chimère et l'on peut entrevoir le moment où il sera une réalité.

Soleillet formait encore de beaux projets quand la mort, en 1886, est venue le surprendre à un âge où il aurait pu rendre encore à la patrie et à la civilisation de nombreux services. Saluons en lui l'homme d'énergie et de courage qui a fait flotter le drapeau de la France dans des régions jusqu'alors inexplorées, qui a su faire aimer et respecter au loin le nom français.

Nous devons, à la fin de ce chapitre, faire une place à Jean Cavalier, qui fut un soldat d'une espèce particulière, mais incontestablement un brave.

Cavalier (1680-1740).

Jean Cavalier, né vers 1680 à Ribaute, près d'Anduge, fut un des chefs les plus célèbres de la guerre des Camisards.

Fils d'un paysan, il servit d'abord comme berger à Vézenobre, puis devint apprenti boulanger à Anduge. La persécution religieuse le contraignit, en 1701, à fuir à Genève où il resta un an. Au bout de ce temps, il retourna dans son pays. C'est vers cette époque qu'éclata l'insurrection cèvenole par le meurtre de l'abbé du Chaila. Cavalier, qui n'avait que 21 ans, se fit chef de bande, et du coup révéla un guerrier « qui, dit Malesherbes, sans avoir jamais servi se trouva un grand général par le seul don de la nature. » Il tint une de ses premières assemblées à Aigues-Vives, et, dès l'abord, il vit se presser sur ses pas une foule sans cesse grossissante de montagnards exaltés, que sa réputation attirait autour de lui.

Il semblait fait pour fasciner les masses et les dominer. Robuste, quoique de petite taille, il avait la puissante tête du taureau plantée sur un cou trop court. Mais son visage un peu massif, légèrement monté en couleur, s'encadrait admirablement dans une longue chevelure blonde, dont les boucles abondantes retombaient sur ses vastes épaules ; et son œil bleu, doux, limpide, profond, donnait à ce visage une expression d'apôtre, de prophète inspiré, qui exerçait sur ces âmes naïves une séduction irrésistible.

A partir de ce moment, avec des troupes bien inférieures en nombre, tantôt par la ruse, plus souvent par l'audace, non seulement il tint tête aux troupes régulières, déjoua toutes leurs attaques, mais il leur infligea de grandes pertes et porta même la terreur

dans leurs rangs. Traqués comme des fauves, poursuivis dans les replis des montagnes, harassés de fatigue, mourants de faim, souvent trahis, les Camisards, soutenus par leur foi ardente, résistent longtemps aux défaillances, se tirent de tous les mauvais pas et luttent avec un courage surhumain.

Un jour ils s'étaient arrêtés, pour y passer la nuit, dans une bergerie située entre Alais et Anduge, appelée la Tour de Bellot. Un des leurs, un meunier, les dénonça et découvrit leur retraite à l'ennemi. Aussitôt les troupes catholiques les cernent pendant leur sommeil. Réveillés par la fusillade, les Camisards se précipitent sur leurs armes ; mais, malgré des prodiges de valeur, ils sont forcés de céder devant le nombre et de battre en retraite, abandonnant dans la bergerie trois cents de leurs compagnons. Ces malheureux luttent pendant trois heures avec toute l'énergie du désespoir, font pleuvoir sur l'ennemi, à défaut de balles, tuiles, pierres et jusqu'aux solives du bâtiment. Désespérant de les vaincre, les catholiques mettent le feu à la bergerie et ces trois cents braves périssent dans les flammes.

La guerre prenait un caractère de plus en plus féroce. Tandis que le maréchal Montrevel et l'impitoyable Basville, intendant du Languedoc, dévastent les Hautes-Cévennes, rasent les maisons, enlèvent les bestiaux, coupent les arbres jusqu'à la racine et font de tous ce pays un vaste désert, Cavalier, par représailles, ravage la plaine et met tout à feu et à sang.

Pour terminer la guerre, il fallait à tout prix enlever le chef des rebelles, qui, de son coté, enhardi par ses succès, faillit plus d'une fois être victime de sa présomption. Un jour entre autres, au pont de Nages,

le 16 avril 1704, il se trouva, sans savoir comment, cerné avec sa petite troupe par une armée d'élite cinq fois plus nombreuse. Tous les chemins sont gardés, toutes les hauteurs sont couvertes des dragons du roi. Cavalier ne se laisse pas abattre ; le désespoir doublant son courage, il exhorte ses compagnons épuisés, les ranime en leur montrant le gibet qui les attend en cas de défaite, puis, se dépouillant des insignes du commandement, il se met à la tête de ses gens et fond sur les troupes catholiques avec une impétuosité extraordinaire : la première ligne de l'ennemi est enfoncée. Un corps de dragons qui gardait le pont du Rosny est culbuté, la rivière est franchie ; à la faveur des fossés, des bois qui coupent la plaine, les débris des Camisards réussissent à s'échapper, et la nuit les dérobe à la poursuite acharnée de leurs ennemis. Ce jour-là « les Enfants de Dieu, » (c'est le nom que se donnaient les Cévenols), combattirent pendant sept heures un contre cinq. Le lion, traqué dans son antre, avait fait une retraite qui frappa d'admiration ses adversaires eux-mêmes.

Le maréchal de Villars succéda à Montrevel ; soit par habileté politique, soit par esprit de tolérance, le vainqueur de Friedlingen eut recours à un autre système et tenta avec les rebelles la voie des négociations. Les passions étaient tellement excitées que dans le parti des catholiques on blâmait Villars de sa douceur. Sans se laisser détourner par ces plaintes, le maréchal fit faire à Cavalier des ouvertures. Le 12 mai 1704, une entrevue préparatoire eut lieu au pont d'Avène, près d'Alais, et quelques jours après le chef cévenol, muni d'un sauf-conduit et escorté de dix huit Camisards à cheval, se rendit à Nîmes, où il fit son

entrée au milieu d'une foule immense accourue pour le voir.

Là, il eut avec Villars, dans le jardin des Récollets, une conférence en règle. Cavalier essaya d'obtenir pour les siens la liberté de conscience ; il promettait en retour la soumission des Camisards. Villars n'était pas le maître ; il en référa au roi. La réponse arriva le 22 mai. Louis XIV accordait au chef révolté un brevet de colonel avec une pension de 1200 livres. Son jeune frère âgé de dix ans, qui lui avait servi d'aide-de-camp, était nommé capitaine. On devait former avec les bandes camisardes un régiment destiné à renforcer l'armée d'Espagne, car on était alors au plus fort de la guerre de la succession. Cavalier s'attendait à des conditions plus avantageuses pour ses frères d'armes. Il accepta néanmoins pour son compte ; mais les Camisards ne ratifièrent pas le traité conclu par leur chef. Ils crièrent à la trahison.

Cavalier, honteux, désolé, quitta le pays avec cent cinquante hommes seulement qui lui étaient restés fidèles. Il n'entrait pas dans les desseins de la cour d'exécuter les conditions du traité. Un jour, l'ordre arriva de diriger le nouveau colonel avec sa petite troupe sur Neuf-Brisach.

Averti en route que, s'il entrait dans cette forteresse, il n'en sortirait plus, Cavalier résolut de s'échapper et gagna la frontière suisse. De là il se rendit en Hollande où on le mit à la tête d'un régiment de réfugiés qu'il conduisit en Espagne, et qui se distingua à la journée d'Almanza, malheureusement contre l'armée française. Il servit ensuite sous les ordres du prince Eugène, puis il se retira en Angleterre où il devint major-général, gouverneur de Jersey, et mou-

rut, grand personnage, à Chalsea, près de Londres, en 1740, ayant été un homme extraordinaire et en somme, comme le dit Malesherbes, « le propre neveu de Basville, un des plus rares caractères que l'histoire nous ait transmis. »

Mes jeunes amis, vous pouvez aujourd'hui être juifs, catholiques, protestants, bouddhistes ou mahométans ; vous pouvez aller au prêche ou à la messe, et il ne vient à l'idée de personne de vous demander pourquoi, encore moins de vous en faire un crime. C'est ce qu'on appelle la liberté de conscience. N'oubliez pas au prix de combien de sang, de larmes, de supplices et de martyres nos pères nous l'ont conquise. Soyons-leur reconnaissants, et conservons précieusement ces libertés si chèrement achetées.

IV. — ÉCRIVAINS ET SAVANTS

Florian (1755-1794).

Vous avez sûrement appris par cœur les jolies fables du Grillon, de l'Aveugle et du Paralytique ; vous vous êtes intéressés, je n'en doute pas, à l'amitié fraternelle de la Sarcelle et du Lapin, vous avez ri de la sottise du Singe qui se mêle de montrer la lanterne magique. Eh bien ! ces jolies fables sont, avec bien d'autres également charmantes, l'œuvre de Florian, un de vos compatriotes.

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit le 6 mars 1755 dans le château de ce nom, situé près de Sauve dans les Basses-Cévennes. Sa mère mourut en le mettant

au monde, il ne connut jamais les douceurs de l'amour maternel. Son père avait servi dans la cavalerie. Son grand-père, qui avait fait bâtir le château de Florian, s'était ruiné en bâtisses et en procès. L'écrivain paya plus tard avec le produit de ses ouvrages les dettes de son aïeul.



Florian nous a raconté lui-même ses premières années dans un livre où la vérité est légèrement embellie. Dès son jeune âge, son père, qui le destinait au service, aimait à le voir manier un fusil. On lui donnait de la poudre, du plomb et notre gamin partait seul, à travers champs, battant la campagne et rapportant le soir quelque rare moineau qu'il avait surpris.

C'est dans ces courses errantes qu'il apprit à aimer

la nature, à goûter le charme de la solitude, les douceurs des prairies et des bois.

Un de ses oncles avait épousé la nièce de Voltaire. En 1765, cet oncle l'emmena à Ferney passer l'été. Ce fut une époque marquante de sa vie. Il avait à peine 10 ans. Du premier jour Voltaire le baptisa Florian, un surnom d'amitié qui devait peindre si bien plus tard le caractère de l'écrivain.

L'illustre vieillard fut enchanté de la gentillesse de l'enfant. Souvent il le faisait placer auprès de lui à table et se plaisait à causer avec lui. Il l'aidait même à faire ses devoirs en cachette de son précepteur, petite supercherie qui jette un jour nouveau sur le caractère du vieillard de Ferney et montre qu'il aurait su, lui aussi, et sans trop de peine, pratiquer *l'art d'être Grand-père*.

Après quelques mois de séjour auprès de Voltaire, Florian vint à Paris chez sa tante qni s'occupa médiocrement de son éducation. A treize ans le duc de Penthièvre l'engagea chez lui comme page, le prit en affection et le surnomma Polichinello.

Le duc de Penthièvre était neveu du duc de Maine, fils illégitime de Louis XIV. C'était un homme vertueux, charitable, qui exerça sur l'avenir et le caractère de Florian une bienfaisante influence.

Il l'envoya au bout de deux ans à l'Ecole d'artillerie de Bapaume, et à sa sortie, il le fit nommer sous-lieutenant dans son régiment de dragons, alors en garnison à Maubeuge.

Mais déjà la carrière des lettres avait pour le jeune dragon plus d'attraits que celle des armes. Le duc de Penthièvre le rappela et l'attacha à sa personne en qualité de gentilhomme avec des appointements de 2.500 livres.

A partir de ce moment, il ne quitta plus son protecteur et vécut tantôt à Paris, tantôt aux châteaux d'Anet ou de Sceaux. Il gagna à cette vie de dépendance la tranquillité et le bien-être : il y perdit peut-être un peu de son originalité d'esprit.

Il débuta dans les lettres vers 1779. Il essaya d'abord du théâtre et n'y réussit qu'à moitié. La verve comique lui manquait. Une sorte de sensibilité vertueuse, paterne, affadit quelque peu ses personnages. Il adoucit, il attendrit, il *florianise* tout.

Son caractère se peint surtout dans celui de ses romans qui a eu le plus de succès au moins dans son pays natal ; c'est sa pastorale *Estelle et Nemorin*. Ce petit volume, où les amours gracieuses, ingénues, mais légèrement factices et fades de deux bergers, sont racontées avec tant de naïveté, a été le livre de chevet de nos grands'mères. Que de larmes a versées sur ces pages touchantes leur sensibilité attendrie !

Déjà de ce temps cependant, on avait reconnu la fausseté du genre et la fadeur de ces histoires pastorales.

« Quand je lis *Numa* (un autre roman de Florian) il me semble, disait la reine Marie-Antoinette, que je mange de la *soupe au lait*. » Un autre s'exprimait ainsi : « J'aime beaucoup les bergeries de M. de Florian, mais j'y voudrais un loup ». Et Rivarol, un de nos compatriotes, celui-là aussi, puisqu'il était de Bagnols, mais une bien mauvaise langue, voyant un jour un manuscrit qui sortait à demi de la poche de Florian, lui disait méchamment : « Ah ! Monsieur, si l'on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait ! »

Les romans de Florian gardent encore pour nous,

méridionaux, un charme particulier, grâce à leurs descriptions. Nous pouvons sourire aujourd'hui du langage de ses bergers, nous admirerons toujours le charme de tableaux comme celui-ci :

« Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massane, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse émaillent la terre ; le grenadier, l'aubépine exhalent dans l'air des parfums ; un cercle de collines, parsemées d'arbres touffus, ferme de tous côtés la vallée, et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon. »

Et ailleurs il s'écrie dans un élan d'enthousiasme : « Je veux célébrer ma patrie, je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur ; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux. »

Vous m'en voudriez de ne pas vous citer encore cette page qui commence le roman et qui est comme un hymne en l'honneur de notre belle contrée :

« Je te salue, ô belle Occitanie ! terre de tous temps aimée des peuples qui t'ont connue ; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts ; toi dont l'agréable climat força les fiers enfants du Nord de se fixer dans tes plaines ; pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel ! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton

ciel aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna ; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerre et de Massique ; l'olivier se plaît sur tes coteaux... tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois ; le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile ; des eaux qui rendent la santé découlent de tes montagnes ; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères ! Le trône des Césars t'a dû les Antonins... la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats ; la poésie enchanteresse te dut son premier asile. O terre féconde en héros, en talents, en fruits, en trésors, je te salue ! »

Ce sont surtout ses fables qui ont valu à Florian sa réputation.

Elles sont trop connues pour que nous y insistions. Contentons-nous de dire que l'auteur occupe sans contredit, après La Fontaine, le premier rang parmi les fabulistes.

Comme La Fontaine, il connaissait le caractère des animaux qu'il mettait en scène. Il avait, à côté de sa bibliothèque, toute une volière peuplée d'oiseaux dont il étudiait les mœurs. C'est aussi au quai de la Ferraille, le long de la Seine, au marché aux oiseaux, en flânant devant les cages, qu'il « travaillait, nous dit-il, à ses fables. »

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs,
A mes fables souvent c'est là que je travaille :
J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.

Ce n'était pas seulement des oiseaux, remarquez-le en passant, mais des hommes qu'on y achetait. Au cabaret voisin les racoleurs exerçaient leur triste métier aux dépens des naïfs provinciaux fraîchement débarqués à Paris.

En 1788, Florian, grâce à son protecteur autant qu'à son mérite, fut élu membre de l'Académie française. C'était là une ambition depuis longtemps caressée par lui. Il avait à peine 33 ans. Cette année-là, plusieurs bonheurs lui arrivèrent à la fois :

« J'ai obtenu, écrit-il, en trois semaines le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil Académique et une abbaye à six lieues de Paris pour une tante à moi, religieuse à Arles. »

Il faisait bien de se presser de jouir, car les temps de la calamité étaient proches. Une année encore et le vent de la Révolution allait souffler et tout bouleverser. Dénoncé comme suspect parce qu'il était trop modéré, le doux chantre d'Estelle fut alors mis en prison. La chute de Robespierre le sauva : il fut relâché. Mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées, avaient brisé son organisme délicat.

Rentré dans son petit ermitage de Sceaux, il ne tarda pas à y mourir, le 13 septembre 1794, et fut enterré dans le cimetière, quoiqu'il eût toujours désiré que sa dépouille mortelle reposât dans ce vallon fleuri qu'il avait chanté.

Du moins à Sceaux, près de l'Eglise, s'élève un modeste monument. C'est là qu'il a son buste, et tous les ans, dans une cérémonie touchante, les Félibres, reconnaissant en lui un ancêtre, viennent saluer et couronner le poète du midi, lê chantre d'*Estelle*, cette sœur aînée de Mireille.

Reboul (1796-1864).

Vous n'irez pas à Nîmes sans vous promener à la Fontaine. Là parmi les Dieux et les demi-dieux de l'antiquité, vous verrez une statue en marbre blanc, toute moderne ; c'est celle de Reboul, le boulanger poète.



Né à Nîmes le 3 janvier 1796, Jean Reboul fut mis en apprentissage de bonne heure. Il entra ensuite chez un avoué ; la mort prématurée de son père ne lui permit pas de poursuivre longtemps ses études. Sa mère restait veuve avec quatre enfants : Reboul, jeune encore, devint chef de famille. Il se fit boulanger pour gagner sa vie et celle des siens. Mais le désir d'apprendre le hantait, et le soir, une fois les pratiques

servies, il comblait de son mieux, à la lueur de son four ou d'une lampe fumeuse, les lacunes d'une éducation trop incomplète. Il composa d'abord des couplets satiriques qui se répétaient au cercle, entre amis, et longtemps sa notoriété ne dépassa pas l'enceinte d'un café, ou les limites du quartier. Mais en 1828 parut dans « *la Quotidienne* », journal légitimiste, la touchante élégie que tout le monde sait par cœur : « *L'ange et l'enfant.* » Cette pièce était dédiée à une mère qui venait de perdre un fils encore au berceau ; elle fit sensation et, depuis ce jour, Reboul fut célèbre.

Lamartine, dont il était le disciple et comme l'écho affaibli, mit le sceau à la réputation naissante du poète en lui dédiant une de ses Harmonies : « Le génie dans l'obscurité ». Un rayon de gloire illumina la boutique du boulanger, quand le grand poète vint faire visite à ce « frère en poésie. »

Voici comment Lamartine rend compte de cette entrevue :

« Un pauvre homme, que je rencontrai dans la rue me conduisit à la porte d'une petite maison noire, sur le seuil de laquelle on respirait cette délicieuse odeur de pain cuit sortant du four. J'entrai : un jeune homme en manches de chemise, les cheveux noirs légèrement cendrés de farine, était au comptoir, vendant du pain à de pauvres femmes. Je me nommai, il ne rougit pas ; il passa sa veste et me conduisit par un escalier de bois, dans sa chambre de travail au-dessus de sa boutique. Il y avait le lit de sa femme, une table à écrire, quelques livres et quelques vers commencés sur des feuilles éparses. Nous causâmes de notre métier commun. Il me lut des vers admirables et des

scènes de tragédie antique qui respirent la mâle sévérité du génie romain. On sentait que cet homme avait fréquenté les souvenirs vivants de Rome, et que son âme était une pierre détachée de ces monuments au pied desquels il avait grandi, un lierre ou un laurier sauvage du pont du Gard ou des Arènes. »

On était à une époque d'engouement pour les poètes ouvriers. Alexandre Dumas, de passage à Nîmes, ne pouvait manquer d'aller voir une des « curiosités », de cette ville qui en renfermait tant. Il demande la maison de Reboul. On la lui indique ; il trouve le poète dans sa boutique. « Vous venez voir le poète et non le boulanger, » lui dit ce dernier. « Or, je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. De quatre heures du soir à minuit, je suis poète. Voulez-vous des petits pains ? restez ; voulez-vous des vers ? revenez à cinq heures. »

Dumas revint à l'heure dite. Reboul avait fait toilette. Il était revêtu d'un costume simple, mais propre, tenant le milieu entre la mise du peuple et celle du bourgeois. Ils montent un petit escalier tournant et arrivant à la porte d'une chambre. Ils entrent. Mais laissons parler le romancier. « Nous voilà, me dit Reboul, en fermant la porte derrière lui, séparés du monde matériel. A nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire. La prière, l'inspiration et la poésie ont seules le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures de ma vie, celles du travail ou de la rêverie. » En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique, des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire,

formaient tout l'ameublement. Quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes : la Bible et Corneille.

Heureux s'il n'avait jamais quitté cette humble chambre, sa modeste boutique de boulanger. Mais Reboul, enorgueilli par ses succès littéraires, vint à Paris ; il publia plusieurs autres recueils de poésies qui ne soutinrent pas sa réputation, tenta le théâtre sans succès, et enfin la Révolution de 48 fit de ce poète médiocre un homme politique, plus médiocre encore.

Ni comme député, ni comme poète, Reboul ne sut répondre aux vœux et aux aspirations du peuple. Né ouvrier, il n'a su ni comprendre ni peindre les besoins, les sentiments, les souffrances de l'ouvrier. Au lieu de tourner les yeux vers l'avenir, il a regardé dans le passé. C'est là qu'il a cherché ses inspirations et la matière de ses chants. Il a dépouillé l'artisan, il a renié son origine et il en a été puni par la perte de son originalité, de sa personnalité même. Il n'a plus été qu'un écho, qu'un pâle reflet, quand il aurait pu être une puissance. Il n'a pas su s'abreuver aux sources vives et fécondes des sentiments populaires, il ne s'est pas souvenu qu'il était un enfant du peuple.

Disons toutefois à sa louange qu'il montra le cœur le plus droit et le plus désinteressé. Dans un moment où il se trouvait fort gêné, ses amis, sans l'avertir, firent pour lui une démarche auprès du duc de Bordeaux, qui s'empressa d'envoyer 3.000 francs. Reboul les refusa, et il avait d'autant plus de mérite à le faire qu'il était un des membres les plus influents du parti légitimiste.

Il mourut le 31 mai 1864. La ville de Nîmes lui fit

de magnifiques funérailles, ne voulant pas se souvenir qu'il n'avait eu d'encens que pour les prêtres, de chants que pour les rois.

J.-B. Dumas (1800-1884).

Le 21 octobre 1889, la ville d'Alais était en fête. Elle inaugurait la statue du plus grand de ses fils, le chimiste Jean-Baptiste-André Dumas.

A cette touchante cérémonie avaient été conviés les différentes académies, tous les corps savants, les représentants de la presse, enfin tout ce que la France possédait d'hommes distingués dans les arts, les lettres et les sciences. Tous vinrent saluer la mémoire du savant illustre que le sculpteur a représenté dans une attitude noble et sereine, au moment où, d'un geste qui lui était familier, il semble achever une démonstration commencée.

Dumas naquit à Alais le 14 Juillet 1800, d'une famille honorable mais sans fortune. Il entra au collège à l'âge de huit ans, et quoiqu'il dût être plus tard un des coryphées de la science, il se distingua d'abord dans les lettres.

La bibliothèque de la ville désertée de tous, même de son gardien, le vit souvent, dissimulé dans l'embrasure d'une fenêtre à peine entr'ouverte, pour ne pas attirer l'attention, secouer la poussière des volumes qui sentaient le renfermé.

Mais la situation de fortune des parents de Dumas ne leur permettait pas de laisser leur fils longtemps ainsi ; on consulta un parent établi à Montpellier, qui conseilla de placer l'enfant dans une pharmacie. Et voilà notre savant en herbe, ouvrant la boutique le matin, balayant, donnant quelques coups de

plumeau sur le comptoir, et entre temps, broyant la casse ou empaquetant le séné. Il était passé apprenti apothicaire.

Bientôt l'horizon s'agrandit pour le jeune homme, on lui trouve une place à Genève. Il dit adieu à sa famille et part avec quelques lettres de recommandation, pauvre d'argent mais riche d'espoir. Il fait le voyage à pied, portant sur lui tout son bagage.

Il rencontre en son nouveau patron, un homme aimable, intelligent, « un noble maître, » qui lui permet de mettre à profit tous les instants de liberté pour compléter son instruction et commencer ses recherches. Il reconnaît l'insuffisance de toute son éducation de collège et s'abreuve aux sources sans fond de la science. « Quelles voluptés, écrit-il à son père, quelles douceurs accompagnent le plein exercice de nos facultés intellectuelles ! Il en est sans doute du savoir comme de la puissance : c'est le banquet des Dieux. »

Langage étrange, ne trouvez-vous pas ? dans la bouche d'un élève pharmacien ! C'est que Dumas se sent fait désormais pour autre chose que pour « rouler des pilules » comme il dit. Il prétend à quelque chose de mieux, de supérieur, et il se rend compte que pour y arriver il doit se livrer à l'étude des sciences, principalement de la chimie et de l'histoire naturelle.

Bientôt le jeune Dumas fait des découvertes qui le rendent célèbre un jour. Un étranger de distinction frappe à sa porte : habit bleu, boutons d'or, culottes courtes, bottes à revers, tout dans ce costume était fait pour intimider le jeune savant, qui, dans sa modeste chambre, faisait en manches de chemise une préparation microscopique.

C'était l'illustre voyageur Alexandre de Humboldt qui venait féliciter notre chimiste de ses travaux et l'encourager à se rendre à Paris. Dumas ne demandait pas mieux que de suivre ce conseil que depuis longtemps il s'était donné à lui-même, sans oser le suivre, car il avait peur de mécontenter son père qui aurait voulu le voir s'établir pharmacien à Montpellier. Les paroles de Humboldt dissipèrent ses scrupules. Il vint à Paris et y fut accueilli avec empressement par tout le monde savant. Ampère le fit nommer professeur de chimie à l'Athénée royal et Arago répétiteur à l'Ecole Polytechnique.

Il avait à peine 23 ans.

Désormais son avenir est assuré et Dumas peut, sans crainte, sans souci du pain quotidien, se livrer à ces fécondes recherches qui, pendant soixante ans, ravirent d'admiration ses contemporains.

Dés 1832 l'Académie des sciences lui avait ouvert ses portes. A partir de ce moment les découvertes se succèdent et se multiplient, plus magnifiques d'année en année. On a fait le compte de ses publications : elles s'élèvent au chiffre prodigieux de 854 !

Et pendant ce temps, il continuait ses cours à la Sorbonne, au collège de France, à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole de médecine, enfin à l'École centrale dont il fut un des fondateurs.

Ses succès comme professeur sont attestés par ses nombreux élèves. Un auditoire enthousiaste se pressait autour de sa chaire, ravi par sa parole chaude, vivante, pleine d'une émotion contenue. On lui reprochait à l'origine une certaine solennité dans le débit, une emphase peu compatible avec la sévérité de la méthode scientifique. Peu à peu il modifia cette

première manière et il acquit la simplicité, la mesure, sans renoncer d'ailleurs à l'élégance de la forme.

On sentait en lui une flamme intérieure, une passion qui se communiquait insensiblement à ses auditeurs. Faisant allusion à ses succès de parole, il écrivait plus tard : « Quiconque s'est vu entouré d'une jeunesse attentive, s'enflammant aux accents du maître, vibrant à ses émotions, s'élançant pleine de foi vers les conquêtes signalées à son ardeur, celui-là, croyez-le bien, a connu les plus nobles jouissances de l'âme humaine. »

La révolution de 1848 le jeta dans la mêlée politique. Il crut qu'il ne pouvait pas refuser au service de son pays les restes d'une vie jusque-là consacrée à la science. Vers la fin de sa carrière il a semblé s'excuser de cette infidélité à sa vocation. « En me bornant à des recherches scientifiques, a-t-il dit, j'aurais été plus heureux, ma vie eût été moins anxieuse, et peut-être aurais-je embrassé une vue plus large de la vérité ».

Et cependant, comme député, ministre, sénateur, Dumas rendit au pays d'éminents services. Les habitants de Paris ne buvaient que de l'eau de Seine. Comme président du conseil municipal, il dota la ville d'eaux de source abondantes, et la santé et la vie de milliers de Parisiens furent épargnées.

Rappellerai-je ses travaux bien connus de tous les hommes de notre département, sur la maladie des vers à soie, sur le phylloxéra, enfin tout ce qu'il a fait pour encourager et favoriser l'agriculture ?

Quand, en 1874, l'Académie française perdit M. Guizot, un glorieux enfant de Nîmes, elle ne crut pouvoir lui donner un successeur plus digne d'elle et de lui,

qu'en élisant J. B. Dumas, un non moins glorieux enfant du Gard, quoique dans un autre ordre.

C'était pour l'illustre chimiste le couronnement d'une carrière déjà bien remplie. Il n'était pas déplacé d'ailleurs dans cette compagnie d'écrivains, car il unissait lui-même les qualités de l'écrivain à celles du savant. C'était aussi, c'était surtout un homme bienveillant, au cœur généreux, toujours prêt à encourager et à soutenir le mérite.

On raconte qu'un matin qu'il était occupé dans son laboratoire, une dame demanda avec insistance à lui parler. Il la fit entrer. « Je viens vous demander un grand service, dit-elle. — Parlez — Monsieur, j'ai un mari qui nous ruine. Il s'obstine à des recherches coûteuses et, pour ses inventions, rien ne l'arrête. Il a vendu une partie de nos meubles... Enfin c'est un fou qui poursuit une chimère et qui nous mène, mes enfants et moi, droit à l'hopital. Je vous en conjure, faites-lui entendre raison. »

Dumas est ému : « Eh bien ! dit-il à la pauvre dame, envoyez-moi demain votre mari, et je vous promets de le sermonner. Mais comment s'appelle-t-il ? — Daguerre. — Le peintre de décors ? — Lui-même. »

Daguerre arriva le lendemain. Dumas s'attendait à voir un visionnaire, une espèce de fou. Mais à peine notre homme lui a-t-il exposé ses projets, que le chimiste change de ton, écoute avec avidité et félicite chaudement l'inventeur.

La femme revint. « Eh bien ! vous a-t-il écouté au moins ?

— Certainement.

— Et il va renoncer à ses idées ?

— Qu'il s'en garde bien ! Il est sur la trace d'une découverte merveilleuse.

— Et vous avez flatté sa manie ?

— Sans doute !

— Et moi qui avais eu confiance en vous !..

— Et vous avez eu raison. Votre mari, madame, continuera ses recherches ; mais rassurez-vous, c'est moi qui en ferai tous les frais.

Et à partir de ce jour, le jeune chimiste — cela se passait en 1833 — s'intéressa à Daguerre, lui prodigua son argent, ses conseils, et la photographie fut découverte. J. B. Dumas n'était pas seulement, on le voit, un grand esprit, c'était aussi un noble cœur.

Quatrefages (1810-1892).

Armand de Quatrefages de Bréau naquit au pied de l'Aigoual, à Berthezène, près de Valleraugue, dans la vallée où l'Hérault prend sa source, le 10 février 1810.

C'était un rejeton de cette forte race cévenole, une de ces âmes droites et loyales, simples et nobles, comme il y en a tant dans ces montagnes des Cévennes, qui, ne connaissant que le devoir, sont prêtes à tout sacrifier à ce qu'elles croient être le bien ou la vérité.

De famille protestante, il reçut sa première éducation chez un jeune pasteur du pays qui lui donna d'excellentes habitudes de travail, si bien que, quand plus tard il fut envoyé au collège de Tournon, il se fit bien vite remarquer de ses maîtres et gagna de même leur affection. L'un d'eux, M. Sornin, fut quelque temps après, nommé professeur d'astronomie à

la Faculté des sciences de Strasbourg, alors française.

Il proposa au jeune Quatrefages de l'emmener. Les parents firent quelques difficultés. Ils éprouvaient une peine bien naturelle à laisser partir si loin leur enfant encore si jeune ; mais les instances du professeur les décidèrent, comme aussi la confiance qu'ils avaient en lui.



Quant à l'élève, il avait accepté la proposition avec joie. Il suivit donc son maître et fit sa philosophie au collège de Strasbourg. Les sciences l'attiraient ; il se mit avec ardeur aux mathématiques et fut reçu successivement bachelier, licencié, et, à 19 ans, chose rare, docteur-ès sciences mathématiques.

Il commença alors à étudier la médecine. C'était

le vœu de sa famille. A ce moment une place de préparateur devint vacante à la Faculté de médecine. Poussé par ses amis, le jeune étudiant se mit sur les rangs et fut admis à la suite d'un brillant concours.

En 1832 il passa avec éclat sa thèse de docteur en médecine, et comme sa sœur venait de se marier à Toulouse et que sa famille allait s'y fixer, il se rendit lui-même dans cette ville.

Grâce à ses relations, le jeune docteur y fut fort bien accueilli. Mais, malgré son savoir et son activité, il était bien jeune pour inspirer la confiance aux malades, car dans cet art, plus que dans tout autre, l'expérience est un auxiliaire indispensable de la science.

Il fut appelé cependant à faire partie du comité de salubrité de la ville, ce qui était un fort beau résultat en même temps qu'une consécration de son mérite. Tout cela ne suffisait pas à son besoin d'action. Il fonda le *Journal de médecine et de chirurgie*.

La clientèle commença à arriver : ce fut le moment qu'il choisit pour l'abandonner. Le métier, quoique lucratif, lui déplaisait. La science seule l'attirait. Il était possédé d'une passion invincible pour l'étude de la nature.

On le chargea du cours de zoologie à la Faculté des sciences. C'était ce qu'il désirait. L'emploi était modeste, le traitement plus modeste encore. Peu lui importait ! Il n'avait, pour ce cours, ni collections, ni préparateurs, ni crédit. Qu'à cela ne tienne, il pourvoira à tout. Sans se laisser rebuter par les difficultés, il amasse peu à peu des spécimens, et tout en faisant son cours, en préparant déjà des mémoires concernant ses recherches, il arrive à créer peu à peu un petit musée.

Son ambition était d'aller à Paris. Conscient de sa valeur, il sentait qu'à Paris seulement il trouverait les moyens de poursuivre ses travaux et, qui sait? peut-être la gloire que la grande ville seule peut donner.

Mais les parents consentiraient-ils à laisser partir leur fils? Ils s'étaient arrangé une existence si heureuse auprès de leurs enfants, cela dérangeait tous leurs plans, ruinait toutes leurs espérances de félicité ; leur amour, peut-être leur égoïsme paternel ou maternel reculait devant cette séparation. Avouons-le d'ailleurs ; Paris, et non sans raison, fait peur à bien des familles.

Cependant les parents finirent par céder aux instances de leur fils. M. de Quatrefages partit. Il vint s'établir tout près de ce Jardin des Plantes dont il devait être plus tard une des gloires.

Là, il se lia avec Agassiz, avec Milne-Edward et d'autres savants, qui, reconnaissant sa valeur, lui prodiguèrent leurs encouragements et leurs conseils.

Il avait alors 30 ans. Il prit bientôt son troisième doctorat, celui des sciences naturelles, et à partir de ce moment se mit à travailler sans relâche. Il avait décidément trouvé sa voie.

Dès lors sa renommée va sans cesse grandissant, jusqu'à son dernier soupir. En 1852, il fut élu membre de l'Académie des sciences et, trois ans plus tard, il était renommé professeur d'anthropologie au Museum.

Son enseignement fut très remarqué et ses leçons eurent un très grand succès. Il imprima une impulsion nouvelle à la science qu'il professait. Il fit plus : il créa en quelque sorte le musée anthropologique qui renferme les plus riches collections du monde.

Son laboratoire était le rendez-vous des savants.

On y trouvait des conseils et d'utiles directions, toujours de l'aide et des encouragements. Les naturalistes, au retour de leurs voyages d'études, pouvaient compter sur son empressement à leur fournir, malgré l'exiguité du local, un emplacement pour exposer les collections qu'ils rapportaient de leurs longues pérégrinations à travers les terres ou les Océans.

Que d'ouvrages, que de travaux il a lui-même publiés ! Vous avez tous lu, j'en suis sûr, ce livre si intéressant, intitulé : *Souvenirs d'un naturaliste*, où il nous raconte d'une plume alerte, élégante et ferme, ces longs séjours qu'il faisait au bord de la mer, pour y étudier les infiniment petits, ces êtres qui ne sont pas des plantes et qui ne sont pourtant pas des animaux, inertes substances placées à la limite des deux règnes et que le flot apporte et abandonne sur le rivage.

Quatrefages ne se consola pas de la perte de l'Alsace, fidèle en cela au sentiment de tous les Français. Mais il avait plus que tout autre des raisons de garder cette blessure toujours saignante au fond du cœur : ayant fait ses études à Strasbourg, il ne pouvait s'habituer à la pensée qu'elle était devenue prussienne, et comme il avait épousé une femme d'Alsace, il portait doublement le deuil de la province perdue. Il ne pardonna pas non plus à la Prusse d'avoir lancé des obus sur les galeries du Museum, son Museum, et dans un livre plein d'une généreuse indignation, il a dénoncé au monde civilisé les procédés barbares d'une nation qui se targue de ses lumières.

Il est mort au mois de janvier 1892. C'était une belle intelligence un noble caractère, un grand cœur. Citons de lui pour finir cette pensée, qui jette un -

dernier, un pur rayon de lumière sur cette âme sereine et forte : « La science, disait-il, doit élargir les intelligences, et rapprocher les esprits et les cœurs : » C'était sa devise ; que ce soit la nôtre.

V. — ORATEURS ET HOMMES D'ÉTAT

Nous pourrions trouver dans le département du Gard nombre de personnages qui ont parlé non sans éclat à la tribune nationale et figuré avec honneur dans les conseils du gouvernement. Force nous est, faute d'espace, de les laisser dans l'ombre et de nous tenir à ces trois hommes : Vincent, qui fut surtout un éducateur, Rabaut et Guizot.

Vincent (1787-1837).

Jacques-Louis-Samuel *Vincent*, pasteur de l'Église réformée de Nîmes, naquit dans cette ville au mois de septembre 1787, l'année même où, grâce aux instances de M. de Malesherbes, on concédait aux protestants les droits civils et politiques.

Fils de pasteur, petit-fils d'un ministre du désert, Vincent fut lui-même destiné au saint ministère. De bonne heure il montra une vive intelligence, une mémoire facile, une grande ardeur pour l'étude. Pris très jeune d'une passion extraordinaire pour les livres, il se rendit malade en passant une partie de ses nuits à lire ou à écrire.

L'enfant fut mis au collège d'Uzès et peu après au collège de Sommières, dirigé alors par des ecclésiastiques. Chose étrange ! C'est un abbé qui enseigna le

latin à ce futur ministre, et Vincent a toujours conservé de ces premières leçons un souvenir ému et reconnaissant. Même dans les dernières années de sa vie, il se plaisait à rappeler les excellents principes qu'il avait reçus à Sommières, et le ministre protestant faisait avec joie l'éloge du prêtre catholique. Ces sentiments honorent à la fois le maître et l'élève.

Le jeune homme alla terminer ses études classiques à Montpellier, dans un établissement d'éducation particulière. Le directeur, un digne homme. M. Daniel Encontre, l'appelait souvent chez lui, et, touché de son désir d'apprendre, ravi de trouver dans un garçon de cet âge tant de bonne volonté jointe à de si rares facultés, lui donnait des leçons supplémentaires comme à un ami. On raconte que le jeune Vincent, sans avoir jamais fait de thèmes, écrivait au courant de la plume, en excellent latin, ce qu'on lui dictait en français. Pendant les vacances, en manière de délassement, il prenait à lire l'*Enéide* autant de plaisir que d'autres en trouvent dans la lecture des *Trois Mousquetaires*.

Il alla faire à Genève ses études théologiques. Là, ses manières un peu rudes, sa mise modeste, son accent méridional, son air gauche et timide, le firent tout d'abord mal juger. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous cette enveloppe d'apparence grossière, se cachait un sens fin et délicat, une raison déliée, une conception prompte et vaste, apte à tout comprendre, à tout saisir, histoire, langues, sciences, littérature.

En même temps qu'il suivait ses cours de théologie, Vincent se perfectionnait dans les études grecques et

latines et apprenait l'italien et l'anglais. Il se distingua tellement qu'avant d'avoir l'âge réglementaire, en 1809, l'Église de Nîmes l'appela comme pasteur catéchiste. Il s'appliqua alors à instruire les petits, se faisant, pour se mettre à leur portée, petit comme ces enfants du peuple qui parlaient difficilement le français et savaient à peine lire. A ses heures, il se dédommageait par la lecture des grands écrivains de l'antiquité : Hérodote et Thucydide, Homère et Platon faisaient ses plus chères délices. Ces premières années de son ministère furent des plus fécondes pour Samuel Vincent. On est effrayé des connaissances qu'il acquit pendant cette première période de sa vie. Mathématiques, sciences naturelles, philosophie, histoire, lettres et arts, son activité féconde remua, discuta, examina tout.

Mais il ne suffit pas d'acquérir, il faut répandre au dehors la bonne semence et faire profiter les autres du fruit de ses études. Vincent le comprit et publia, de 1820 à 1025, outre plusieurs ouvrages sur les matières religieuses, ses *Mélanges de religion, de morale et de critique sacrée.*

Quand la révolution de Juillet éclata, Vincent, au risque de déplaire à ses amis, de perdre sa popularité et à coup sûr sa tranquillité, se rangea du côté du parti de la liberté et travailla à l'établir, faisant passer l'intérêt de l'humanité, la sécurité de la patrie avant les considérations mesquines de coterie ou l'esprit étroit de clocher.

Dans la dernière partie de sa vie, il se prit d'un grand amour pour l'agriculture. Certaines gens à courte vue lui en ont fait un reproche. Chargé par des arrangements de famille d'un domaine assez considérable, Vincent voulut veiller lui-même à son exploita-

tion. Sa santé, ébranlée par l'excès de travail, se rétablit dans cette vie au grand air, et puisa un aliment précieux dans cette activité nouvelle.

Il appliqua à l'agriculture cette même ardeur de progrès, ce même besoin de raisonnement qu'il avait apportés dans ses recherches intellectuelles.

Longtemps on crut que cette intelligence d'élite faisait fausse route. On hochait la tête quand on passait devant ses terres, on le regardait comme un original, on se gaussait du hardi novateur, et la routine semblait toute puissante. Mais patience ! le temps, qui a plus d'esprit que les railleurs, lui a donné raison et quand la mort est venue frapper l'habile agronome, personne ne doutait plus de son triomphe et son mérite comme agriculteur était reconnu de tous. Là comme ailleurs, il a été un bienfaiteur. C'est un service de plus qu'il a rendu à la contrée.

Les travaux agricoles ne rendaient pas Samuel Vincent infidèle au commerce des lettres. Comme il avait appris l'allemand il apprit l'espagnol. De 1831 à 1833, il fit, à l'Académie royale du Gard, un cours de littérature comparée de l'Europe moderne. Mais seules les leçons sur l'Italie ont été achevées. Il a travaillé jusqu'à son dernier jour, s'intéressant à tout, se tenant au courant des travaux les plus récents, suivant la marche des sciences et des idées nouvelles, lisant, étudiant, saisissant la vérité partout où elle s'offrait à lui. Depuis sa première heure jusqu'à sa dernière il a eu foi au progrès et il s'y est consacré tout entier.

Surtout il aimait la France. Le discours qu'il prononça sur « l'*Amour de la patrie* » respire une hauteur de pensée pleine d'une émotion touchante.

Il avait été témoin de la *terreur blanche*. Les haines religieuses avaient laissé des traces profondes dans les cœurs de notre belle cité. Vincent s'en indignait et il eût voulu pour tout au monde étouffer à jamais ces ferments de discorde entre les enfants d'une même patrie. « Toutes les âmes généreuses, s'écriait-il, ne sympathisent-elles point à la douleur dont mon âme est navrée quand je songe à tout le mal qu'a fait à notre malheureux pays l'absence de la paix parmi nos concitoyens ? O belles contrées du Midi favorisées du ciel, doux climat, terre nourricière, féconde nature qui ne demandez qu'à donner, beaux jours qui la secondez, air tiède, azur brillant des cieux, éblouissante lumière, torrent de chaleur régénératrice, soleil éclatant et réparateur, pourquoi, quand vous répandez sur nous les flots inépuisables de vos bienfaits, semblons-nous prendre à tâche de les gâter les uns pour les autres en les arrosant de fiel. »

Samuel Vincent, tout en étant un protestant convaincu, n'avait rien du sectaire. « On a vu rarement, a dit de lui Prévost-Paradol, un sage et ferme esprit marcher avec autant de bonne foi dans le chemin de la vérité et exprimer des idées fortes et justes avec autant de candeur. Sur la plupart des points d'histoire ou de doctrine qu'il a touchés, il a devancé de beaucoup les idées de son temps et se trouve d'accord avec les meilleurs esprits du nôtre. »

Quand il mourut, le 10 juillet 1837, de cette mort du sage pleine de calme et de fermeté, sa famille en larmes était autour de son lit. Lui, avec une tendresse touchante, fixant sur les siens son regard presque éteint, leur adressa ces mots, d'une voix faiblissante : « Mes enfants, vous vous aimerez bien. » Ce furent

ses dernières paroles. Qu'elles soient notre devise à nous tous. Ne sommes-nous pas les fils d'une même mère, la France?

Rabaut (1743-1893)

Jean-Paul Rabaut, dit Saint-Etienne, pasteur du désert, membre de l'Assemblée constituante et de la Convention, fut surtout un homme politique. Il naquit à Nîmes au mois d'avril 1743.

Dès son entrée dans la vie, il fit le dur apprentissage de l'adversité. Fils d'un père proscrit, pasteur du désert, lui aussi, il mena avec sa famille une vie errante, pleine de dangers, ne sachant pas le matin où l'on coucherait le soir. De bonne heure il se rendit à Genève pour étudier et eut ensuite à Lausanne, comme professeur, l'illustre Court de Gibelin, qui lui voua jusqu'à sa mort une affection toute paternelle. Dès qu'il eut terminé ses études, il rentra en France et s'associa en qualité de pasteur aux travaux apostoliques de son père. « La douceur de ses mœurs, rapporte Boissy d'Anglas, son ami et plus tard son collègue, qui lui a consacré une intéressante notice, la bonté de son caractère, les agréments de son esprit, lui attirèrent bientôt un grand nombre de partisans et une honorable célébrité. » Rabaut avait, en effet, des connaissances étendues et tournait même agréablement les vers. Par-dessus tout, c'était un esprit tolérant et droit, une âme noble et élevée. Il jouissait parmi ses compatriotes d'une juste considération.

Aussi, dès que la Révolution éclata, son nom fut-il un des premiers qui sortit de l'urne avec le titre de député du Tiers-Etat pour la sénéchaussée de Nîmes. Sans distinction de culte, ses concitoyens l'envoyèrent

siéger à l'Assemblée nationale. Là, ses amis lui firent une réputation d'éloquence un peu exagérée. On alla même jusqu'à l'élever au-dessus de Mirabeau, que, par un jeu de mots aussi mauvais qu'injuste, on appelait : mi-Rabaut.

Quoi qu'il en soit, Rabaut, dès cette époque, prit part à toutes les discussions importantes de l'Assemblée, et se montra surtout l'un des plus ardents promoteurs de la liberté des cultes, décrétée le 23 août. Il proposa non seulement de bannir de notre langue le mot intolérance comme barbare, il demanda même qu'on proscrivît celui de tolérance, souverainement injuste, quand il s'applique à des hommes qui n'ont qu'un tort, celui de ne pas penser comme nous. La liberté et non la tolérance, voilà ce que réclamait Rabaut Saint-Etienne. A partir de ce jour il n'y eut plus de lois d'exception, l'œuvre de l'ancien régime était détruite, l'égalité régna parmi tous les citoyens.

Le 15 mars 1790, Rabaut remplaça l'abbé de Montesquieu au fauteuil de la Présidence, sanction éclatante du décret sur les opinions religieuses.

Pendant l'assemblée législative il resta à Paris et collabora à « La *feuille des campagnes* » qu'il avait fondée avec Cerutti, écrivit son *Précis de l'histoire de la Révolution*, qui eut un très grand succès, bien justifié, et dirigea, à partir du 1er août 1792, le bulletin de l'Assemblée legislative au *Moniteur*.

Le département de l'Aube l'envoya comme député à la Convention. Dans le procès du roi, il reconnut la culpabilité de Louis XVI, mais vota pour la détention et le bannissement, quand la paix serait signée. Bientôt il fut accusé de modérantisme.

Membre de la commission des Douze, il fut enve-

loppé dans la proscription des Girondins. Dans la séance du 28 mai, il eut beau demander la parole, il lui fut impossible de se faire entendre au milieu du tumulte, Le 2 juin il fut décrété d'arrestation.

Réduit à fuir et à se cacher, il trouva un asile chez des compatriotes catholiques M. et Mme Payzac. Mais sa retraite fut découverte. Fabre d'Eglantine fit faire une descente chez ces braves gens. Rabaut Saint-Etienne, mis hors la loi, fut exécuté dès le lendemain, et les époux Payzac subirent le même sort.

Mme Rabaut, en apprenant par le crieur public le supplice de son mari, se donna la mort. « Les proscrits, remarque M. de Barante, s'inspiraient de Caton et de Porcie ; les maîtres du pouvoir, de Sylla et des Triumvirs. »

Guizot (1787-1874).

François-Pierre-Guillaume Guizot est né à Nîmes le 4 octobre 1787.

Son père, un avocat de talent, mourut victime de la Terreur, dont le règne fut particulièrement cruel dans le Midi. Il monta sur l'échafaud le 8 avril 1794, laissant une veuve avec deux enfants, dont l'aîné, celui qui fait l'objet de cette notice, n'avait pas sept ans.

C'était commencer la vie sous de bien tristes auspices. L'enfance aime la gaieté, et le jeune Guizot fut trop souvent témoin des larmes de sa mère inconsolée. Il lui en resta toute son existence un caractère d'austérité que devait encore renforcer la piété sévère, la rigidité protestante, dans laquelle il fut élevé.

Mme Guizot surveillait de près l'éducation de ses fils. Ne trouvant pas à Nîmes le genre de leçons qu'elle voulait leur faire donner, elle partit avec eux

pour Genève dont la tournure d'esprit, les mœurs, les méthodes, portant encore l'empreinte du grand réformateur qui les avait façonnées, répondaient mieux à ses désirs comme à ses espérances. Malgré l'exiguité de ses resources, elle procura à ses enfants les



meilleurs maîtres en tout genre, quitte à se passer de domestique et à vaquer elle-même aux plus humbles soins du ménage. Elle trouvait d'ailleurs le temps d'assister à toutes les leçons et, l'hiver, quand les deux écoliers ne pouvaient tenir la plume de leurs doigts couverts d'engelures, c'était elle qui écrivait leurs devoirs. M. Guizot conservait précieusement et montrait non sans orgueil un cahier de ces autographes maternels.

Cette mère incomparable avait l'œil à tout, au développement du physique comme à celui de l'esprit. Non seulement elle fit apprendre à ses fils la gymnastique et l'équitation, mais, se conformant aux idées de Jean-Jacques, elle les munit d'un métier manuel, celui de menuisier.

Des deux frères, le mieux doué était celui qui nous occupe. Avec une intelligence ouverte à toutes les acquisitions, il étonnait par sa ténacité. Une fois absorbé dans son travail, rien ne pouvait détourner son attention. On raconte que ses camarades, pour s'amuser, avaient beau le tourmenter, lui tirer les cheveux, le pincer, rien n'était capable de lui faire lever les yeux de son livre.

Un enfant doué d'une telle force de volonté ne pouvait être qu'un homme supérieur.

Guizot atteignit ses 18 ans Il alla à Paris faire son droit. Sa mère retourna à Nîmes avec son plus jeune enfant. La séparation ne se fit pas sans déchirement. Guizot écrivait régulièrement à sa mère de longues lettres. Jeté seul dans la grande ville, la vie de famille, toute pleine d'intimité, lui manquait, et il sentait le besoin de faire part à sa « meilleure amie » de tous ses sentiments, de lui confier toutes ses pensées.

« La morale, lui écrivait-il, voilà le centre auquel je veux tout rapporter ; je regarderai comme dangereux tout ce qui pourra m'en écarter et comme futile tout ce qui ne m'y ramènera point ; je possède une chose qui sera peut-être favorable à mes principes, quoique proscrite par le monde, de l'entêtement ; je puis avoir tort, mais toutes les fois que je crois avoir raison, l'univers entier n'a aucune influence sur ma

manière de penser, et pour la changer il faut me prouver que je me trompe, ce qui me met dans la nécessité d'être toujours de bonne foi, et j'espère que je n'en manquerai jamais ; je pourrai passer pour orgueilleux parce que je ne soutiens mes opinions que lorsque je les crois meilleures que celles des autres... »

Entêté, orgueilleux mais attaché obstinément aux principes de la raison et de la morale, à ce qu'il croyait le bien et le vrai, tel il était à 19 ans (cette lettre est du 20 novembre 1806) tel il fut au pouvoir, tel il resta tout le cours de sa longue vie.

Un autre trait de son caractère, que l'on connait déjà mais qui s'accentuait chaque jour, c'est son profond amour du travail et l'opiniâtreté qu'il y portait. On est presque effrayé du labeur qu'il s'imposait, à 23 ans, à un âge où la plupart des jeunes gens ne pensent qu'à jouir de la vie et ne semblent pas se douter encore de ce qu'elle offre de sérieux. Traductions, notes sur Gibbon, dictionnaire des synonymes, articles dans le *Mercure*, dans le *Publiciste*, leçons à donner, car il était précepteur, il fait tout marcher de front et satisfait à la fois aux nécessités quotidiennes de la presse et aux instances pressantes des éditeurs.

Peu à peu il s'était créé des relations et on l'avait introduit dans la meilleure société de ce temps.

Un jour qu'il dînait chez des amis, on parla devant lui d'une collaboratrice du « *Publiciste* » que la perte d'un parent rapproché, le chagrin et la maladie empêchaient de faire l'article attendu au journal.

Le jeune homme monta vivement dans sa chambre, passa la nuit au travail, et le lendemain apporta l'article dont on avait besoin.

Il fut inséré comme s'il eût été écrit de la plume accoutumée. Pendant quinze jours M. Guizot travailla ainsi pour l'inconnue sans vouloir dire son nom. Il la vit enfin et, malgré la différence de l'âge, elle avait 14 ans de plus que lui, des liens de sympathie s'établirent peu à peu entre eux. Quelques années après Mlle Pauline de Meulan, car c'était elle, devenait Mme Guizot.

M. Guizot avait alors 25 ans. C'est à ce moment qu'il fut nommé professeur à la Faculté des Lettres. L'Empire etait à son apogée. M. de Fontanes, le grand maître de l'Université, insinua à M. Guizot que l'Empereur lisait tous les discours d'ouverture et qu'il était habitué à y rencontrer son éloge. Guizot qui n'aimait pas le pouvoir absolu refusa sans détour. « Que ces protestants sont entêtés, dit Fontanes. Enfin, je m'en tirerai comme je pourrai. » Et M. Guizot put se dispenser de parler d'autre chose que d'histoire dans sa première leçon.

Il n'occupa sa chaire que peu de temps. En 1814, pendant un séjour qu'il faisait à Nîmes avec sa femme, il fut soudain rappelé pour remplir au ministère de l'intérieur auprès de l'abbé de Montesquiou le poste de secrétaire général. Etrange politique que celle qui unissait ainsi dans le même ministère un abbé et un zélé protestant !

Pendant les Cent-Jours, Guizot suivi le roi à Gand et rentra avec lui. A partir de ce moment, soit au pouvoir, soit en dehors du pouvoir, par des brochures ou des écrits de circonstance, il exerça constamment une notable influence sur les affaires du pays.

Après l'assassinat du duc de Berry, le 13 février

1820, la réaction qui allait croissant finit, par le rejeter ouvertement dans l'opposition et il reprit son cours qui fut fermé le 12 octobre 1822 par la méfiance du gouvernement.

Cette époque marque la plus grande activité littéraire de M. Guizot. La politique lui étant interdite, sa chaire fermée, il se livra avec ardeur aux recherches historiques. Madame Guizot participait à ses travaux dans la mesure où le lui permettaient l'éducation de ses enfants et les soucis de sa maison ; jamais on ne vit ménage plus uni, couple plus tendre, ni plus heureux. C'étaient deux âmes réellement faites l'une pour l'autre.

Malheureusement la santé de Mme Guizot, qui n'avait jamais été bien forte, s'affaiblissait graduellement.

Elle tomba sérieusement malade. Un séjour à Plombières ne fit que hâter les progrès du mal. On la ramena épuisée, anéantie, et deux jours plus tard, le 1er août 1827, elle rendait le dernier soupir, pendant que son mari, assis à ses côtés, lui lisait un sermon de Bossuet sur l'Immortalité de l'Ame.

Ce fut un coup terrible pour M. Guizot. L'image de la morte l'obséda longtemps. Le travail seul le sauva. L'interdiction, qui avait suspendu son cours, fut enfin levée et le professeur vit de nouveau se presser autour de sa chaire, muette depuis sept ans, un auditoire, ardent, ému, sympathique, plus nombreux, plus assidu que jamais.

C'était alors l'âge d'or de la Sorbonne, elle retentissait des applaudissements qui accueillaient la parole enflammée de Villemain, de Cousin, de Guizot, noble triumvirat dont nos anciens gardent encore le vivant et pieux souvenir.

« Si je meurs, avait dit Mme Guizot sur son lit de mort, en parlant de son mari, je désire qu'il soit malheureux le moins et le moins longtemps possible. »

Or Mme Guizot laissait une nièce Mlle Elisa Dillon, sérieuse avant l'âge, qui avait mûri en élevant une sœur plus jeune : « Elisa, c'était Pauline jeune, » disait M. Guizot. Elle avait tout ce qu'il fallait, en un mot toutes les qualités d'esprit, de cœur, pour remplacer, sans la faire oublier, la première femme de son oncle. Le mariage eut lieu le 8 novembre 1828. Mais l'union fut de courte durée : la jeune femme mourut quelques années après.

La Révolution de 1830 trouva M. Guizot député. L'avènement de Louis-Philippe le fit ministre. On lui confia le Ministère de l'Intérieur où il passa trois mois, réorganisant tous les services, travaillant dur, se couchant tard, donnant ses audiences à quatre heures du matin et assistant le jour à deux séances de la Chambre pour y défendre sa politique.

En 1832, il passa au Ministère de l'Instruction Publique et eut l'honneur d'attacher son nom à cette fameuse loi de 1833, qui organisait l'enseignement primaire.

Il a été fait beaucoup depuis lors pour l'enseignement, surtout par le gouvernement de la République, et néanmoins les réformes qui ont été accomplies n'ont pu faire oublier la loi de 1833.

Quelques années après, M. Guizot fut nommé ambassadeur en Angleterre. C'est là que lui arriva une petite aventure qu'il aimait à raconter. Un soir qu'il avait dîné au château royal de Windsor, il voulut se rendre du salon à sa chambre à coucher, et se

perdit dans les couloirs. Après un quart d'heure d'allées et venues, il croit enfin se reconnaître et ouvre une porte qu'il prend pour la sienne. Qu'aperçoit-il? Une femme assise qui se déshabillait et sa femme de chambre auprès d'elle. Il referme précipitamment la porte et se remet à chercher. Enfin un laquais vient à passer, il lui demande son appartement, on le lui indique et il se couche. Le lendemain à dîner, la reine lui dit en éclatant de rire : « Savez-vous, chez qui vous êtes entré hier au soir à minuit? — Non. — Eh bien, c'est chez moi — Comment, madame, c'est la porte de Votre Majesté que j'ai entr'ouverte? — Certainement ». Et voilà M. Guizot qui se met à faire ses excuses, tandis que la reine jeune alors, continuait à rire avec une gaieté qui n'avait rien de britannique.

Survint la Révolution de 1848. M. Guizot était alors ministre et c'est en grande partie à son obstination et à son entêtement qu'est dû le renversement du roi Louis-Philippe.

A cette époque les riches seuls avaient le droit de vote. On demandait l'adjonction des hommes capables, des capacités, comme on disait, sur les listes électorales. Guizot s'obstina et refusa de donner satisfaction aux vœux légitimes du pays. Sa chûte entraîna celle de la monarchie parlementaire.

Le peuple se souleva, on dressa des barricades, on parcourut les rues aux cris de « à bas Guizot ! la tête de Guizot! » L'ex-ministre, mis en accusation, fut réduit à se cacher ; il put enfin gagner la Belgique sous un déguisement. Il s'embarqua de là pour l'Angleterre où sa famille, sous la garde d'amis fidèles, l'avait déjà précédé dans l'exil.

A partir de ce moment sa carrière politique est

finie. Rentré en France, il vécut retiré, soit à Paris, soit dans sa propriété de Val-Richer en Normandie, heureux de pouvoir selon ses goûts, dans cet asile paisible, se livrer entièrement à ses travaux littéraires.

C'est là qu'il écrivit plusieurs ouvrages et, entre autres, son « Histoire de France racontée à mes petits enfants » que tous les enfants de France ont aujourd'hui le plaisir de feuilleter. Il mourut au Val Richer le 12 octobre 1874, à l'âge de 87 ans, entouré de tous les siens. Malgré ses défauts, ses préjugés, ses erreurs fatales à la Monarchie encore plus qu'à la France, Guizot fut un grand cœur, un noble caractère, un ardent patriote. Les dernières paroles qu'il adressa à ses enfants réunis autour de son lit de mort, furent : « Il faut servir la France, pays malaisé à servir... Il faut le bien servir, c'est un grand pays. »

Servir la France, voilà ce que nous crient tous ces grands hommes dont nous venons d'esquisser l'histoire : il faut la servir de toutes nos forces, vivre et, au besoin, mourir pour elle.



St-Amand, (Cher). — Imp. de DESTENAY. Bussière Frères.

